nks

y

ed

s-

e

d

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole —► signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

3

1

2

3

2	3
5	6



Chroniques Laurentiennes



JULES S. LE SAGE

Chroniques Laurentiennes



QUÉBEC

LÉGER BROUSSEAU

IMPRIMEUR-EDITEUR

11 et 13, rue Buade

1901

PRÉFACE

A MON PÈRE

Je dédie avec bonheur ce petit fascicule de "Chroniques Laurentiennes," effusions esthétiques d'une âme qui s'est évertuée à peindre et à rendre, avec son cœur, les idéales beautés de la grande nature Laurentienne, sous le souffle inspirateur de ces premiers essais littérai

résonnait à mes oreilles, la douce voix du poète Canadien :

" Comme le dit un vieil adage :
Rien n'est plus beau que son pays.
De le chanter c'est l'usage ;
Le mien je chante ! O mon pays !
[O mes amours ! "

L'AUTEUR.

La Tradition Littéraire

LA TRADITION LITTÉRAIRE

A l'occasion de l'Exposition de Paris, les journaux parisiens ne tarissent pas d'éloges sur le nombre de grands prix et médailles décernés aux œuvres d'art et de pédagogie canadiennes ; ils s'extasiaient devant les splendides exhibits et les merveilleuses ressources du Canada.

Aussi, en retour de l'honneur qui en rejaillit sur le nom fran-

çais, s'excusent-ils d'avoir trop longtemps méconnu (en général) notre existence comme peuple civilisé, et comme preuve de la sincérité de leurs sentiments à notre égard, ils nous offrent de la façon la plus aimable du monde de renouer les relations fraternelles, commerciales et littéraires entre les deux pays. De leur côté, les Canadiens se montrent particulièrement sensibles à ces hommages rendus à leur patriotisme et à leur savoir-faire ; cet échange d'amitiés d'antan et de bons procédés, pour avoir quelque peu tardé, se fait aujourd'hui avec tout l'enthousiasme et la générosité dont est capable l'âme française.

Nos relations commerciales, avec le pays de la vigne, se sont grandements améliorées depuis quelques années, grâce aux

efforts soutenus des consuls français. Les vaisseaux de la marine marchande de Colbert ont repris la route du St-Laurent, dont les eaux calmes et profondes doivent encore leur paraître familières.

Mais, pour que cette union des intelligences et des cœurs soit plus complète, on parle parmi les lettrés de répandre, de populariser chez nous, les œuvres des maîtres de la littérature française moderne. Cette dernière proposition, tout artistique et bien intentionnée qu'elle soit, prouve néanmoins qu'on gagne même à Paris à se faire connaître.

Sous le rapport de l'éducation, le Canada s'est montré avec tous les insignes du savoir dans toutes les branches. Les visiteurs de notre pavillon ont pu facilement se convaincre que si nous avions survécu littérairement, c'est grâce

à l'étude approfondie, à l'assimilation des classiques français restés en honneur parmi nous.

Des anciens aux modernes, il n'y avait qu'un pas et nous l'avons franchi ; mais notre goût et notre amour inné pour la belle et grande littérature française nous préserva longtemps de l'influence néfaste des auteurs réalistes ou matérialistes et des décacents.

Si les classiques du grand siècle, les écrivains français du XVIII et du XIXe siècle ont joué et jouent encore un rôle prépondérant dans notre formation littéraire pour nous, Canadiens, arrivant à l'âge de maturité, notre littérature nationale demande droit de cité, sous le titre de littérature canadienne.

Cette prétention par trop chauviniste fera sourire bien des gens ; mais n'empêche qu'elle

existe notre littérature canadienne, non pas en quantité, mais en qualité. Nous avons à peine deux siècles et demi d'existence et notre littérature est à peine vieille d'un siècle ; mais c'est le grand siècle ! Voudrait-on d'ailleurs s'en convaincre ? Consultons MM. Chauveau, Routhier et Chapais qui en ont parlé avec une grande éloquence. Qui est-ce qui nous empêcheraient d'avoir foi en notre littérature et en son avenir ? Nos historiens, nos poètes, nos romanciers, nos orateurs, nos journalistes, tous disciples de l'école des XVII et XVIIIe siècles, n'ont-ils pas appris d'elle, la définition du Beau dans l'art ? Le Beau, c'est la splendeur du Vrai, et cette autre non moins proverbiale : — "Le style, c'est l'homme !"

Or, écrivains, pour ré-

pondre aux grandes aspirations de l'âme canadienne, ont emprunté leur caractère propre, leur originalité au pays qui les a vus naître, à l'atmosphère d'héroïsme et de luttes qu'ils ont respiré, aux circonstances difficiles de leur carrière littéraire, qui les révéla à eux-mêmes et honore à jamais leur mémoire. Leur imagination ne s'est-elle pas enflammée aux récits héroïques de notre histoire, de ses légendes fantastiques, de ses luttes homériques pour la liberté et la justice constitutionnelle ? Voilà autant de sujets qui ont inspiré leurs plus belles pages !

En effet, quelles admirables leçons de tradition littéraire, un Crémazie, un Garneau, et tant d'autres émules, n'ont-ils pas laissés aux générations à venir ?

Hélas ! Nul n'est prophète

dans son pays ; et notre littérature, avec toutes ses richesses de noblesse, de patriotisme et d'élévation d'idées, semble tombée en discrédit auprès des hommes de demain. Et pourtant, l'amour des lettres n'est-il pas une des plus belles formes de patriotisme? Les peuples disparaissent et les monuments littéraires restent !

C'est plutôt à nous, Canadiens, de faire connaître là-bas, aux doux pays de France, les œuvres de nos gloires nationales ; lesquelles (par un besoin de renouveau), ne peuvent manquer d'avoir, sur une terre amie, dont le nom revient si souvent sous leur plume, la vogue quelles n'ont peut-être pas au pays natal. Qui sait, si ce n'est pas dans notre littérature comme dans notre exposition que nos cousins d'outre-

mer apprendront toute la grandeur et la moralité de leur œuvre colonisatrice dans le nouveau monde ? Au point de vue national, à ce commerce d'intimité artistique et littéraire entre la Vieille et la Nouvelle France les lettres Canadiennes y gagneront, sans compter que notre patriotisme affirmera ainsi sa raison d'être, en sauvegardant notre autonomie.

QUÉBEC

C'est là que je voudrais vivre
Aimer, aimer et mourir.
A. M. DUVAL.

Par une fin d'après-midi d'octobre, j'étais allé m'asseoir à l'extrémité nord des glacis attenant au bastion de la citadelle sur laquelle flottait l'Union Jack. Du haut de cet observatoire improvisé, dominant du regard la rade, la basse-ville et tout le pays d'alentour, je contemplais,

affolé d'air et d'espace sans pouvoir m'en lasser, ce panorama incomparable. Dans mon ravissement c'est à peine si je remarquais sur la terrasse les groupes d'habitués qui à cette heure faisaient leur promenade favorite, au son d'une musique bohémienne dont le vent m'apportait quelques brises d'accords harmonieux.

Le soleil à ce moment descendait à l'horizon et les derniers rayons de son disque radieux disparaissant à moitié derrière les montagnes, empourpraient la côte de Beaupré et la falaise escarpée de Lévis. Une trainée lumineuse et rougeâtre se projetant d'une rive à l'autre, sur les eaux calmes du grand fleuve prolongeait divinement les derniers reflets de l'astre roi à son couchant.

"Voir Naples et mourir" !

a-t-on dit avec enthousiasme. Or, j'en appelle à ceux d'entre vous qui ont vu Québec et son port idéal, par une de ces glorieuses fins de journées d'automne, où le riche coloris du feuillage de nos bois ajoute encore au brio de ce paysage féérique ; lorsque les dernières lueurs du crépuscule encadrent d'une auréole ce tableau enchanteur de ville ancienne que commande le Cap Diamant, célèbre Gibraltar canadien ! Puis, soudain, les ombres vaporeuses de la nuit descendant dans la vallée, enveloppaient toutes choses d'un voile mystérieux ; là-bas dans la campagne, quelques lumières pointillent aux fenêtres des chaumières ; on ne distingue plus que les contours confus et fantastiques des toits des maisons de la ville qui s'étend au bas ; par ci, par là,

quelques silhouettes de clochers, d'où s'échappent les sons mélodieux de l Angelus du soir, sublime et touchante invocation qui unissant le ciel à la terre, prélude au repos des mortels harassés et leur promet le réveil de demain.

Décidément, sur ces hauteurs, je m'étais trop attardé, j'en avais même oublié l'heure ; vites rentrons souper, car je ne vois plus rien.

15 Octobre, 1900.

EXPOSITION DES ARTS ET MÉTIERS

Beaux-arts, ô de la vie aimables
enchanteurs,
Des plus sombres ennuis, divins
[consolateurs,
Amis, sûrs dans la peine et cons-
[tante maîtresse,
Dont l'or n'achète pas l'amour et
[les caresses.

Lundi, 22 Octobre, se tenait à Montréal, une exposition des Arts et Métiers, que présidait lord

Strathcona, bienfaiteur et protecteur d'œuvres sociales canadiennes.

L'Association des "Arts pour les femmes," s'inspirant du beau succès qu'avait remporté à Ottawa "l'Exposition Historique," avait eu l'heureuse idée d'ajouter encore à l'originalité de sa riche et artistique collection d'ouvrages de "fantaisie," en exhibant quelques "reliques" du passé.

Si l'on en juge par les éloges dont les journaux et le personnel exposant ont comblé les dames patronnesses de l'œuvre : ces "vieux meubles" (témoins impassibles d'un autre âge) sortis pour l'occasion de l'oubli, n'ont pas fait tout à fait mauvaise figure à côté de créations artistiques plus modernes ; on a dit même que ces "souvenirs d'antan" captaient souvent la délicate attention des

vrais amateurs de choses "d'art." Après tout, c'était naturel, puisqu'on les avait mis là pour servir de point de comparaison entre hier et aujourd'hui.

D'ailleurs, pour ceux qui "pensent" : autour de cette chaise, de ce fauteuil, sabre ou prie-Dieu, se groupaient de grands événements d'une époque héroïque de notre histoire. Cette solidarité avec le passé, le présent et l'avenir, c'est ce qu'on est convenu d'appeler esthétiquement : "l'âme des belles choses du bon vieux temps !"

Eh bien, cette pensée de "jadis" elle revit heureusement à l'aurore de ce siècle avec cette quasi-immortalité qui s'attache insensiblement aux objets qui ont des ans défié "l'irréparable outrage."

Aussi, doit-on, en Canada, se

réjouir de cette innovation, de cette confraternité de l'art ancien et moderne, tous deux ayant pour noble mission d'entretenir en nous par leurs charmes, le feu sacré du Bon, du Vrai et du Beau !

22 Octobre 1900

AUX RÉGIONS BORÉALES

DU LAC ST-JEAN ET DU SAGUENAY

Je reviens rapportant de mes
[courses lointaines,
Comme un vague faisceau de
[lueurs incertaines.

V. HUGO.

A la belle saison, qui d'entre vous fuyant les tracasseries des affaires, le brouhaha des grands centres, n'a pas fait par bateau

le tour du Saguenay ? Tantôt cotoyant les bords escarpés de cette belle rivière, tantôt longeant du regard les rives sinueuses de ce prince des fleuves du Nord, dont chaque détour nous arrache un cri de surprise, nous offre un havre sûr, nous cache, retranchée derrière la grève rocailleuse, la ligne blanche d'un village ou perdus dans les sapinages verts, les toits fantaisistes des cottages d'une des reines de nos places d'eau ; nous montre la crête bleuâtre d'un cap Tourmente ou Trinité que protège les bras suppliants d'une croix, première christianisation de cette nature sauvage, sentinelle avancée de ces lieux enchanteurs jadis " Domaine du Roi "

Ou même encore, qui n'a parcouru en chemin de fer la célèbre et fertile vallée du lac St-Jean ?

À peine avons-nous quitté la gare, que déjà notre train s'engage dans les montagnes, qu'à chaque courbe de la voie, c'est un spectacle nouveau qui se présente à nos yeux émerveillés ? Ici ce sont d'énormes blocs de rochers, masses de substances pétrifiées, de précipices affreux, des ravins où coulent de minces filets d'eau blanche, des cascades, véritables torrents qui roulent en mugissant au bas du mont volcanisé ; là ce sont des tertes à surface ovale, des mamelons, des coulées, des tranchées, des bifurcations de terrain extraordinaires sur une longueur de plusieurs milles.

Plus loin, quittant le royaume des songes et des scientifiques légendes, on arrive enfin à cette riante, fertile et sportive vallée, qui s'ouvre sur une succession

interrompue de lacs et de rivières, parsemée d'îlots et de bouquets de verdure (où l'on perçoit à demi cachés dans les arbres, l'humble cabane en bois rond ou le luxueux cottage d'un club de chasse et de pêche). L'œil enchanté aperçoit ces calmes et limpides nappes d'eau que la manœuvre de l'aviron et le sillage du canot d'écorce semblent seuls rider ; imposantes solitudes, que le clapotement de l'eau sur les bords de la frêle embarcation, le cri d'un oiseau sauvage ou les refrains typiques des guides, sont peut-être les seuls à faire vibrer les échos. Quel spectacle grandiose, que celui de ce fameux Lac St-Jean, cette rangée de collines superposées qui nous apparaissent de loin, comme les gradins d'un immense amphithéâtre, du haut duquel on con-

temple avec un étonnement mêlé d'admiration, cette immense mer intérieure, résidu d'étranges cataclysmes antédiluviens.

Canadiens et Américains mettent (obligato) pareil régal pittoresque au programme des vacances. Aussi, jeunes et vieux, y viennent-ils retremper, au contact de cette nature vierge, de ces paysages incomparables, leur âme assoiffée de solitude, de calme et de poésie, ou même retrouver dans les multiples excursions de pêche ou de chasse, leur vigueur physique, un instant compromise. En un mot, les plaisirs et délassements qu'y trouvent, l'été comme l'hiver, les artistes et amateurs de sports, n'ont pas peu contribué à donner à cette intéressante partie du pays, restée essentiellement française, toute la vogue d'une Suisse Canadienne.

En hiver la scène change ;

mais cette région uniqne en son genre, quoiqu'ensevelie sous l'épaisse couche de neige, conserve encore son cachet de grandeur et d'immensité. A travers la vitre transie du char, si nous jetions un regard vers l'horizon, ce n'est que neiges et frimas ; tout est blanc, poudré à gros flocons. La neige dansait aux branches des sapins rabougris, pendant que les dernières lueurs d'un coucher de soleil, laissait sur la surface déserte une longue traînée rouge pourpre.

La saison d'hiver, pour le colon, c'est l'époque de la coupe du bois : " Dans les chantiers nous hivernons," nous dit le populaire refrain de la chanson canadienne.

Puisse cette belle contrée, tout en progressant, en se " modernisant," conserver ses mœurs sim ples et honnêtes, cette fran-

che gaieté, caractéristiques de la race.

Puisse-t-elle être dans l'avenir le parc national, le grenier agricole, le capital industriel et commercial de la Province de Québec, en marche vers ses providentielles destinées.

C'est le vœu que je forme pour elle, à l'aurore du vingtième siècle.

15 Décembre 1900.

LA DERNIÈRE MESSE DE MINUIT DU SIÈCLE

"Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté."

Les réminiscences d'une messe de minuit fin de siècle à la campagne, ne sont pas "chose banale," pour les amateurs d'art, de poétiques et moralisatrices émotions. C'est encore difficile de

se la représenter dans sa mystique compréhension, son simple et naturel décor, ou même de deviner ce que l'on gagne en "renouveau ;" d'aller ainsi, de gaieté de cœur, s'imprégner l'âme d'effluves divines et humaines.

N'est-ce pas qu'elle est belle et qu'elle est chère dans sa naturelle candeur, cette pieuse et ancienne coutume d'une messe commémorative au nouveau-né, le Messie promis et attendu des siècles à l'avance :

"En cette nuit, le Christ est né,
C'est dans une étable qu'il nous est donné."

chantent aux quatre coins de l'univers, d'invisibles messagers de la bonne et heureuse nouvelle!

Au coup de minuit, solonnel moment ! on croit entendre dans

les airs le "Gloria in excelsis Deo," que carillonnent à toute volée aux échos endormis, les cloches de l'église paroissiale toute illuminée ; autre brillante étoile guidant aux pieds de l'Infiniment Petit, la foule recueillie des fidèles, rois mages d'un autre âge de foi et de prières.

Chacun quitte sa demeure pour se rendre à l'office divin. Quelle inoubliable jouissance que cette course en traîneau, le soir, sur la route balisée qu'éclaire seule la blancheur de la neige qui crie ; quelle indicible sentation de glisser figure au vent à travers les champs, sur le verglas desquels miroite le pâle reflet d'un premier quartier de lune! Filant ainsi sur la plaine, parcourant un pays où tout n'est que givre et frimas, on se croit traversan au son des grelots les

steppes du royaume de Santa Claus !

Dans l'ombre de la nuit, le temple saint nous apparaît comme un phare lumineux, et son clocher pointu, semble un doigt levé vers le ciel, conviant les regards d'en haut sur les rachetables faiblesses de la terre qui prie et qui espère.

Cet instant suprême où le siècle finit où l'autre commence, c'est la fête des petits, des pauvres, des humbles et des riches, qui voyant naître sur la paille le divin enfant Roi des rois, lui apportent comme soulagement à ses souffrances voulues: l'encens, la myrrhe et l'or de leurs ferventes prières, symboliques hommages de leurs cœurs compatissants.

Noël 1900.

SCÈNES D'HIVER

A contempler souvent cette noble nature,
Qui égale et charme les yeux,
L'esprit tout reposé se dilate et s'épure
Et devient bientôt plus heureux !"

A. M. DUVAL.

Québec ce matin, s'est levée toute blanchie, sous la "bordée des Rois," comme nous disent les "vieux." Le balai électrique (assourdissante invention), avait toute la nuit circulé rageuse-

ment, pour conserver la voie publique nette d'amoncellements ; seul chemin passable que suivaient à la file, piétons et paroissiens se rendant à la messe.

Avec cela, un froid de Sibérie à faire la fortune de nos marchands de fourures. Aussi, jamais de mémoire d'homme avait-on vu, autant de capots de chat se promener dans nos rues que baricadaient en certains endroits d'énormes bancs de neige.

Toute la journée, les gens de Québec et de Lévis ont cru qu'entre les deux rives amies, "le pont de glace allait prendre": telle était la rumeur qui par la côte Lamontagne, montait en spirale de la Basse à la Haute ville anxieuse.

Que les "temps sont changés"! Deux fois vingt-quatre heures et la cité de Champlain a fait toilette neuve.

Pareille à une forteresse antique, avec ses donjons, ses hautes murailles on la voit émergeant de la brume épaisse que percent difficilement les premiers rayons d'un soleil à demi caché par les nuages, que chasse à l'autre coin de l'horizon, la brise humide et glaciale.

En effet, tout ce qu'il y a dans la cité fantôme est blanc de givre : les arbres, les poteaux et les fils électriques, les enseignes de magasins, les grilles des églises, les ferronneries des fontaines de la Basilique et du rond de chêne ; jusqu'au canon de la Citadelle, dont la gueule refroidie par un siècle de paix, a pris sous la caresse frimassée, la forme d'un bronze d'antan et de " guerre en dentelles."

Sur le marché Champlain, grouille tout un monde de ven-

deurs et revendeuses qui exhiblent aux acheteurs transis, les "primeurs" de la saison. Devant les glaces et les frimas, navires et paquebots, ont laissé désert notre beau port, faisant voile ou filant à toute vapeur, vers de plus propices climats, mais non plus hospitaliers.

Passé les remparts, s'éparpillent dans la campagne ou s'étalent en ligne droite le long de la côte de Beaupré, les toits pointus des maisonnettes et des granges, coiffés de capuchons de neige !

A vrai dire : les tempêtes, bordées de neige, heures rêveuses de givre, sont la coutumière triologie, indiquant les heureuses variantes de nos hivers canadiens dont la multiples sports forment en temps de carnaval, la principale vogue et attraction.

En ce temps-là surtout, la tem-

pérature aidant, les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas !

10 Janvier 1901

MOMENTS LIBRES

—

" Que faire en un gîte à moins
[que l'on ne songe? "

Un de nos maîtres de la plume, lançait un jour ce mot qui fit école: "on nait badaud, on ne le devient pas" ! Depuis lors, comme sanction officielle des délicates et immuables nuances de la belle langue française, les badauds innés, les flâneurs de profession firent, dit-on, bande à

part de la vieille cité de Champlain et sur les boulevards de la métropole canadienne.

Si nous consultons les mémoires d'hommes célèbres, les plus grands écrivains, poètes, historiens, romanciers ont tous, parait-il, éprouvé (à certains moments libres) cet intime caprice, ce penchant naturel à badauder ; cette habitude (après une forte tension d'esprit), de promener en quelque endroit favori leurs interminables rêveries. Tantôt arpentant les allées ombragées de leur jardin ; tantôt à la ville, battant le pavé poussiéreux de certaines rues solitaires ou fréquentées ; entrant au bout de leur promenade dans quelque cabinet de lecture, salle publique, lieux de réunions et postes d'observations typiques.

Pour n'en citer qu'un exemple

historique : "Michelet fut souvent vu arpentant de long en large, la grande salle vide de la bibliothèque des archives nationales, à Paris. Comme dans les catacombes : il y aspirait, respirait l'âme des siècles évanouis, qu'il fit passer dans ses livres."

Pour ces esprits d'élite, pour ces âmes vibrantes, n'est-ce pas aux heures de flâneries, que leur sont venues peut-être ces inspirations de génie ; auxquelles certains poètes doivent leurs plus belles pièces de vers et certains orateurs les plus beaux passages de leurs discours ? En effet, en ces instants précieux de suprême intellectualité, leur vive imagination s'envolait éprise de grandeur et d'idéal, vers les rivages enchantés du royaume de l'Infini et de l'espace ; céleste régions d'un monde meilleur où l'homme

de la pensée voit clairement son origine et sa fin, gage de prédestination :

> "*Partons d'un vol égal, vers*
> *[un monde meilleur !*"

Après tout, sur "la machine ronde," l'esprit de notre temps n'est pas seulement et tout entier dans les entreprises commerciales et industrielles: navigation, électricité, actions de banques, de chemins de fer ; mais au-dessus, en dehors du brouhaha des affaires, en dehors de cet élément fiévreux des hausses et des haisses du marché, il y a le domaine des "idées morales," qui ont formé l'humanité, asile sûr où l'on fait bénéficier le genre humain de l'expérience acquise.

Désormais, l'idéal et l'action, quoique vivant d'une atmosphère différente, doivent marcher

ensemble, côte à côte, vers leur but commun de progrès et de civilisation.

"Il n'y a pas, entre les hommes, de lien d'amitié plus sûr et plus constant, disent les philantropes modernes, que quand ils sont unis et liés par des interêts et des désirs communs à tous. Alors, aucun devoir n'est trop insignifiant pour eux, aucun travail, aucune peine trop triviale, trop humiliante ; alors aux manières aisées de leur personne et aux talents et pouvoirs d'exécution, ils joignent insensiblement, irrésistiblement, une finesse une culture d'esprit, qui en font l'ornement de la société qu'ils fréquentent."

Quoi qu'il en soit, c'est toujours au royaume de l'idée vers les sphères élevées de la pensée, qu'il nous faut aller, pour trouver

les choses qui restent et qui demeurent ; car celles que l'on voient sont temporelles et celles qui sont invisibles sont éternelles!

Chacune, la pensée et l'action, modulant leur refrain, rendent mutuellement la symphonie de l'art, puisqu'après tout, ici-bas et au-delà, elles se règlent et s'accordent au diapason de la grande lyre de vie.

26, Janvier 1901.

DEUIL HIVERNAL

"*Le soir est triste. La lune solitaire,*
Donne comme à regret ses rougeurs à la terre ;
Le vent de la forêt jette un cri déchirant
Le flot du St-Laurent semble une voix qui pleure ;
Et la cloche d'airain fait vibrer d'heure en heure
Dans le ciel nuageux son glas retentissant."

CRÉMAZIE.

Un long voile de deuil (par proclamation municipale) s'est

. . . .

étendu sur notre ville ; voilà bien deux jours que le soleil n'a plus de ces rayons percé les nuages. Les édifices publics, au-dessus desquels flottent en berne les pavillons anglais, voient leurs façades s'orner de banderoles noires; les sympathiques et loyaux citadins (comme on les rencontre su la rue), portent le grand deuil règlementaire, tandis que le beau sexe adopte le chapeau de tulle noire et la rosette de crêpe sur la basque des manteaux de fourrures.

Les croque-morts et marchands de drap, tailleurs (en noir) sont sur les dents ; ils voient pièce à pièce s'écouler leur stock funéraire ; c'est la baisse des "jobs" en couleur jusqu'à mars prochain.

Une des figures les plus originales du cercle littéraire cana-

dien, vient de disparaître paisiblement à son heure dans la personne de M. Arthur Buies. Ce pauvre Buies ! comme ses amis s'exclamaient en apprenant sa mort.

Sa "Lanterne," faute de vivifiantes lumières s'était depuis longtemps éteinte ; mais en revanche providentielle, sa belle intelligence à ses derniers moments de sa vie terrestre s'est éclairée du flambeau de la foi.

Notre terrace perd, en lui un de ses habitués, amoureux qu'il était de la grande nature ; aujourd'hui c'est à peine si l'on voit quelques silhouettes d'ecclésiastiques ou de laïques longer (quand il ne fait pas grand vent) la rampe de cette promenade idéale dominant tout le pays d'alentour. En hiver, l'autorité municipale entretient pour les marcheurs, gens de bureau et

d'étude en quête d'air et d'espace, ce promenoir en vogue. Un sentier de quinze pieds de large environ, y est tracé, pelleté le long des bancs de neige : sportive attraction en face du château Frontenac, dont Champlain, toujours debout sur son piédestal artistique, salue les hôtes bienvenus.

Du haut de cette plate-forme Dufferin, un merveilleux et pittoresque panorama s'ouvre à nos yeux éblouis par cette blancheur immaculée de la neige qui couvre toutes choses : La vue porte bien loin par delà les montagnes de la première chaîne laurentienne, dont la crête saupoudrée de neiges quasi-éternelles forme une ligne blanchâtre au fond de l'immense horizon bleu.

Sans se lasser jamais, devant ce spectacle toujours nouveau,

on contemple ravi, depuis la pointe de Ste-Anne jusqu'à St-Ambroise, cette succession de villages, de groupements de fermes et de bouquets d'arbres, sur lesquels avec plaisir l'œil se repose. Autant de clochers d'églises, dont les flèches galvanisées miroitent d'ordinaire aux premiers feux du soleil levant et aux derniers du soleil couchant; autant de pionniers, d'avant-postes de la colonisation et de la civilisation en Canada.

Sur le fleuve en face de la ville les bateaux traversiers, à toutes les demi-heures, transportent passagers et cargaison à travers les mobiles glaces, minuscules banquises qui montent ou descendent au gré du flux ou du reflux de la marée capricieuse. Le pont de l'île d'Orléans est très achalandé ; une longue file de

voitures (en passant devant la chûte Montmorency, célèbre pouvoir d'eau et moteur électrique), entretient les relations hivernales et sociales avec Ste-Pétrouille et le reste du monde civilisé.

Déjà, les faubourgs de Québec ont sauté la rivière St-Charles, sous la poussée industrielle des élévateurs à grains, des compagnies de chemin fer ; l'avenir commercial de notre ville se dévoile avec des aperçus mirobolants.

Le travail intellectuel, de son côté, maintient en honneur le culte des lettres et de l'art ; qu'attestent les récentes et remarquables conférences données à l'Université, à l'Institut, et l'intéressante exposition de peintures canadiennes de M. Wickenden, au Frontenac.

31 Janvier 1901.

DE TOUT UN PEU

Déjà, depuis longtemps, les noires tentures du deuil royal ont été enlevées, emportant dans leurs sombres plis, quelques chose des misères et des joies de notre vie quotidienne.

Les mondanités ont repris le temps perdu, amis et connaissances se rencontrent, les cartes à la main, sous forme de Euchre progressif, où dames et mes-

sieurs montent et descendent de la table d'honneur au Booby, et vice versa.

Le calendrier du Carême de 1901 est calqué sur l'ancien et n'a rien changé de son observance gastrique : les végétariens jubilent.

Grâce à la neuvaine de St-François-Xavier, éloquemment prêché par le père Grosleau, dominicain, on constate la rentrée sous le toit paternel de nombre d'enfants prodigues : *Ora et labora !*

La campagne antialcoolique de Dame Nation, aux États-Unis, a eu jusqu'ici son salutaire retentissement : certaines buvettes notoires, licenciées même, ne sont plus maintenant que des "salles à manger" à toutes heures.

Dans les cercles littéraires, on

agite encore la question patriotique d'élever un monument à Crémazie, notre poète national, dont les restes vénérés reposent au Havre, France. Le projet rencontre d'enthousiastes adhérents, qui suggèrent des souscriptions publiques, de villes en villes, par la province.

A l'Institut Canadien, deux de nos gloires nationales, sous l'égide des Bédard et Papineau, se sont donnés (entre confrères greffiers) l'accolade complimentaire : *Plaudites cives :*

L'autre soir, il y avait fête au manège militaire. Ce n'était pas la revue d'un bataillon de soldats, au son des fifres et du clairon, mais l'ouverture de l'Exposition sectionnelle et pacifique des "volailles" au cacassement de la gente volatile, parmi lesquelles, s'étaient faufilés quel-

ques couples de lapins d'espèces rares. Quelle coïncidence ! Ainsi, pendant que notre Parlement provincial, cette Haute Cour de nos lois, tenait ses séances mouvementées ; tout à côté, *summi proximi infima !* la Basse-Cour, ouvrait ses portes au public avide de constater les effets de l'assainissement agricultural du poulailler, au point de vue de l'amélioration de la race au XXe siècle.

De magnifiques prix ont été décernés aux heureux concurrents, qui méritent de la patrie, pour leur belle et intéressante exposition, laquelle n'aurait pas été déplacée à Londres ou à New-York.

Février 1901.

CLAIR DE LUNE

"A cette heure de mystère,
Où la nature entière
Semble prier tout bas :
Belle comme une fée,
Allez-vous, Cléophée,
Rêver souvent là-bas ?"

CHAPMAN.

Quant aux mille clameurs, aux mille bruits des travailleurs de la terre, a succédé cet inneffable moment de profond silence et d'heureuse tranquillité ; quand le

pauvre artisan fatigué, harassé, se repose en prévision du réveil et du labeur de demain ; à cette heure, où tout dort dans la nature d'hiver, ensevelie sous un lincueil blanc : oui, je vais souvent rêver là-bas au pied de la cîme au Cap Diamant.

A cet instant suprême, la nature en bas se tait et le ciel là-haut s'éclaire ! Devant ce spectacle grandiose et toujours le même, l'âme éprise d'infini, s'échappant, pour ainsi dire, de sa périssable envelope : embrasse dans son idéale et immortelle conception les insondables espaces qui soudain s'illuminent.

La lune s'est levée, émergeant radieuse du fond de l'horizon d'opale ; elle gravite, elle monte au sein du firmament bleuâtre, inondant, baignant toutes choses : fleuve, ville, monts et coli-

nes, la contrée toute entière, de ses rayons argentés. Phébée, la nocturne vigie, maintenant à son zénith, comme une reine au milieu de sa brillante cour, dans l'azur étoilé, préside majestueusement à l'immuable révolution des mondes.

Les eaux congelées du grand fleuve, sous la douce et châtoyante clarté du disque éblouissant, scintillent en miriades de prismes et semblent à l'œil du spectateur ravi, une véritable rivière de diamants, qui roule à l'océan ses incalculables trésors.

Les deux rives du St-Laurent, sous cette réverbération fluviale et lumineuse qui, devant elle, chasse de leurs antres les ombres de la nuit, ont pris des proportions étranges. Sur la ligne des grands quais, dans cette buée vaporeuse, pointillent les

lumières incandescentes de la Douane et les sémaphores de l'Intercolonial à Lévis. Ces lampions multicolores placés de loin en loin au bas de la falaise, nous paraissent commes les sentinelles vigilantes aux avant-postes de la traction à vapeur.

La fameuse rue Champlain elle-même, avec sa rangée de vieilles maisons démodées, à toits pointus, encapuchonnés de neige, a retrouvé, à la faveur de cette illumination Phébienne, son antique cachet architectural, rappelant dans ses lignes artistiques, les maisons seigneuriales de l'ancien régime. Ces murs décrépis, en effet, nous disent dans leur muet et symbolique langage, le bon goût qui présida à leur construction princière.

En contempl[illegible] ces masures, reliques d'un autre âge, s'ados-

sant au rocher séculaire, comme pour tenir debout plus longtemps ; je songeais irrésistiblement à ce château St-Louis, mémorable place forte, où, tour à tour, vice-rois, gouverneurs français et anglais se succédèrent, et dans les salons duquel se donnaient des fêtes vraiment royales : luxueuses et brillantes réunions de la société policée d'alors.

Là-bas, dans le pénombre grisâtre, se dessine confusément la ligne capricieuse des Laurentides, qui se sont abaissées en se rapprochant de nous. Dans la plaine, sous la caresse argentée, les tronçons de forêts, semblent des ombres fuyantes, effleurant la nappe blanche de la vallée qui s'étend tout au bas des monts altiers.

Déjà depuis longtemps, au hameau, la rustique bûche dans

....

le foyer antique, et la lampe à pétrole, se sont éteintes ; tout le monde, jeunes et vieux, se sont allés coucher.

En regardant la belle lune, qui ce soir-là brillait d'un si vif éclat, peut-être ont-ils turluté le refrain de la chanson populaire :

Au clair de la lune !
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume,
Pour écrire un mot !"

Le sommeil me gagne, appesantit mes paupières, je m'endors heureux et content d'avoir décrit pour vous un effet de lune, sur " ces quelques arpents de neige" qui nous sont chers.

[illegible] février 1901

D'UNE VILLE A L'AUTRE

---

n cette saison même de tar-
rintemps, cent quatre-vingts
s de neige séparent encore
la vieille Capitale de la grande Métropole Canadienne. A travers la vitre transie du char, sept heures durant, le voyageur voit-il défiler devant ses yeux la vaste nappe blanche des

champs clôturés, des maisonnettes à toit poin..., des granges encapuchonnées de neige de nos agriculteurs modèles. De distance en distance, des arrêts aux gares peintes en rouge, placardées du nom de l'endroit, inscrit en lettres majuscules de six pouces sur la façade extérieure. Ici, c'est une ville industrielle ; là c'est un coque... et riant village avec son clocher d'église paroissiale qui semble présider au bonheur terrestre même de ces citadins ou villageois attroupés pour nous voir passer ; sur la figure desquels ont pourrait lire ces vers du poète canadien :

"Il est sous le soleil une terre
[bénie,
Où le ciel a versé ses dons les
[plus brillants.
Heureux qui la connait, plus
[heureux qui l'habite."

Traversant à toute vapeur la vallée Laurentienne, sur laquelle s'épanche les chauds rayons d'un soleil printanier : selon que le tracé du chemin de fer s'enfonce dans les terres ou s'avance vers le grand fleuve; on perçoit très bien, la ligne bleuâtre de ses eaux qui roulent à l'océan les reliquats de glaces attardées sur les immenses rives du magistral affluent.

Et c'est ainsi qu'à bord du train, on passe des heures à interroger l'horizon grisâtre ; à s'initier à cette rustique vie en plein air ; à se rendre compte de la position économique des nôtres dispersés ci et là, sur ce vaste territoire qui a nom : "La Province de Québec."

Enfin, grâce au sang-froid du conducteur, on entre sain et sauf en gare terminus de la voie

ferrée. Sous les lambris dorés du Château Viger, princière hospitalité montréalaise, on se refait vite des petites secousses et fatigues du voyage.

Quel monde d'idées, d'hommes et de choses, s'agitent dans ce grand centre canadien, royaume du mercantilisme ! Que voulez-vous, c'est dans l'air !

Mais au-dessus de cette foule d'humains, qui créent sur les boulevards ce perpétuel va et vient : d'hommes, femmes, enfants et jeunes filles qui circulent en tous sens au gré de la préoccupation du moment, bien au-dessus du grouillement d'affaires plane la "pensée artistique."

Entrainés que nous sommes tous vers un même irréalisable but ici-bas : le bonheur ; au moins nous est-il permis de se retirer à l'écart et de chercher

loin des bruits du dehors " l'âme des belles choses."

Entrez dans ces temples de l'art, venez sacrifier sur les autels du Bon, du Vrai et du Beau, un instant de votre précieuse journée ; saturez votre âme d'émotionnantes effluves que répandent autour d'eux ces tableaux, peintures ou aquarelles qui parlent en couleurs, la langue des dieux.

Là, au sein des musées, de ces galeries de peinture, de ces bibliothèques, où jadis un Michelet " aspirait l'âme des siècles "; gîtes silencieux où l'on songe, sans que rien ne vienne distraire le cours de nos pensées éprises d'idéales beautés.

De nos jours même, dans cette atmosphère ambiant du mercantilisme et scientisme moderne : l'art, la poésie heureusement survivent aux atrophiantes laideurs

que leur oppose un prosaïsme outré.

Voilà pourquoi certains amoureux du Beau noblement rendu, fréquentent encore ces domaines d'artistiques inspirations : grandes salles bien éclairées où l'on pénètre sans canne ni parapluie; où le bâton est interdit, tout comme le bout du doigt sur la rue : c'est la règle.

De ces chefs-d'œuvre aux murs suspendus, on en fait respectueusement le tour avec son "moi," critique impartial des magnanimes envolées physionomistes et pastorales. Comme on aime à deviner, sans jeter même les yeux sur son catalogue "l'idée maîtresse" de l'auteur du tableau dont on voudrait s'approprier l'âme. Symbolique pensée qui tantôt rayonne, se reflète sur les traits délicats d'une femme

voilée ; tantôt se joue sur la feuillée ; ici se mire dans les eaux calmes d'un lac ; là se perd au fond de l'horizon: vole, franchit monts et collines de quelque pays lointain et inconnu qu'habita jadis l'imagination errante de l'artiste, en délire de peindre la grande nature.

En un mot l'homme, la nature et la vie, belle et sainte trilogie, chantent l'odyssée de cette âme enthousiaste de gloire et d'immortalité ;

"Que le Dieu qu'elle adore
Mit au centre du monde, comme
[un écho sonore."

Si maintenant vous pénétrez avec le même recueillement dans ces bibliothèques publiques, ces casiers de la parole écrite. Les livres proprement rangés sur les guéridons avec leurs titres en let-

tres dorées, vous diront mille choses bonnes à savoir et à retenir. Ne fusse que la généreuse pensée où l'auteur, quel qu'il soit, a mit le meilleur de lui-même : "son cœur." Feuilletez les journaux et revues épars sur les tables, ils résument l'opinion publique à laquelle tant d'hommes sacrifient, au lieu de la guider.

Quelques heures passées ainsi au contact des choses de l'art, vous en sortez tout autre. Vous rentrez dans la vie réelle, l'âme pacifiée, ennoblie par cette active effervescence des plus nobles facultés de l'être pensant. Vous êtes devenu meilleur : "Rien de ce qui est humain désormais ne vous sera étranger !"

Mars 1901.

EFFLUVES DU PRINTEMPS

"Quand tout renaît à l'espérance
Et que l'hiver fuit loin de nous !"

En ces jours de perturbations atmosphériques et miasmatiques devant l'ancienne capitale (attendant avec impatience, l'ouverture de la navigation d'été), le grand fleuve roule ses flots alourdis par d'énormes glaçons : minus-

cules banquises, débris attardés de notre longue hiver qui encombrent le port. Ainsi, ces îlettes flottantes, aux fantaisistes contours, détachées du pont de glace, elles montent et descendent au gré de la marée. Reflétant dans l'onde glacée leurs formes blanches, elles semblent à plaisir s'éterniser sur nos rives laurentiennes: tantôt s'entassant, s'amoncelant au bout de la jetée Louise ; tantôt cotoyant, longeant les quais tout au bas de la falaise escarpée de Lévis.

Est-ce que par hasard, elles ne voudraient plus partir, préférant (soudainement animées) fondre sur place, ou s'évaporer sur le rivage familier qui leur sert d'asile ?

Bientôt la saison, le soleil, le vent et le courant aidant, ce ne sont plus quelques morceaux,

mais un amas formidable de glaces à la dérive vers le Golfe immense, naturel et glacial réceptacle de cette débâcle printanière. Alors ce n'est pas un simple écoulement de la source à l'embouchure, mais un débordement, un déchaînement, une force brutale et vertigineuse, qu'entrave nulle digue, nulle barrière ; qui (à un moment donné), déverse sur la campagne le trop plein de ses eaux torrentielles et congelées, emportant avec elle chaque année, quelques ponts ou chaussées postés là sur son parcours.

Du sommet des montagnes avoisinantes, des torrents descendent avec fracas de cascade en cascade dans la vallée ; de leur volume d'eau mugissante, viennent grossir cette crue fluviale. C'est l'époque des inon-

dations locales, des "surprises" de la saison pour les propriétaires riverains.

Cependant le soleil poursuit toujours son œuvre fécondante. Sous ses rayons plus ardents, la terrestre croute absorbe, s'amollit, se réchauffe et s'assèche à vue d'œil. Puis suit un temps d'arrêt, moment décisif, entre l'instant passif de la morte saison qui finit et présent actif de la nouvelle qui s'ouvre.

Alors soudain, de cette surface boueuse, de cette substance inerte et noirâtre, trempée de neige fondante, s'échappe une vapeur blanche, une exhalaison humide et chaude; premier signe sensible de vie organique, après de longs mois de léthargie. On dirait un nuage d'encens qui, du fonds de la vallée, monte en spirale dans l'air: symbolique

rogation de la terre à l'astre roi, qui prépare et active en son sein d'étonnantes et fructueuses ressources.

Sous l'effet de sa lumière régénératrice, déjà fermentent les germinations promises aux travailleurs qui non contents du labeur quotidien de leurs robustes bras, requièrent et demandent ce sourire providentiel pour l'avenir abondant de la moisson prochaine.

Jusqu'au fond des forêts l'action solaire se fait sentir : la sève monte aux arbres, leurs branches se détendent et se couvrent de bourgeons naissants. Quelques fleurs sauvages au bord des haies et des fossés pousseront par touffes : violettes, myosotis et lis de la vallée, qui vivront ce que vivent les roses leurs sœurs, aux parterres des jardins enclos.

Pour le moment c'est la saison des "sucres" dans la forêt du Nord d'Amerique : au tronc des gigantesques érables, on pratique de profondes incisions, au-dessous desquelles on suspend de petites chaudières, où coulera goutte à goutte le sucré et délectable produit de ce prince de nos bois nationaux. Si la terre bretonne est couverte de chênes ! le sol canadien est couvert d'érables !

Que de joyeux souvenirs d'enfance, ces joviales et pascales coutumes, ces tournées et parties de plaisir "à la cabane" ne rappellent-elles pas à plus d'un citadin !

Quel plaisir, en effet, quand sous la maisonnette en bois rond, tous réunis, jeunes et vieux parents assemblés pour la fête "au sucre !" Lorsque faisant cercle

autour du chaudron légendaire, on suit, on active des yeux et de nos rires, la lente ébullition du liquide qu'on sirote :

Qu'armé d'une palette,
Le bon moment on guette
De faire la trempette
A la bonne franquette !

Enfin, dernier secret de la rustique recette, sur une neige immaculée, en lichettes bronze-dorées, on étend l'alléchante tire: pour lui donner cette consistance et ce goût " natif " qui lui est propre.

Voici le moment du festin arrivé. A table mes amis : œufs, crêpes et pain doré au sirop, cassots de tire nouveau de sucre, composent le frugal menu. Sur la fin du joyeux repas, une voix mâle entonne la chanson populaire, à laquelle répondent en

chœur les gais convives :

Mangeons à la gamelle,
Vive le son,
Vive le son
Du chaudron !

" Les plus beaux jours ont leur déclin !" La fête terminée, heureux et contents chacun chez eux s'en sont allés.

15 Avril 1901.

BOURRASQUES ET AVERSES

—

"La brise qui gémit, remplit
[l'âme d'effroi,
"Le jour est monotone et froid
[comme une bière."

Déjà, depuis trois jours, le glacial vent du nord-est souffle sur notre ville coutumière de ses intempestives bourrasques. Au-dessus de nos têtes, le ciel est

gris, les nuages passent rapides, gonflés d'averses fugitives qui préparent la terre au prochain rendemeut.

Sous l'effet de ce terrible coup de vent, les eaux écumantes du fleuve grossissent ; les grands arbres de nos boulevards et de nos jardins plient leur orgueilleuse tête secouée en tous sens ; les lumières électriques, les enseignes oscillent avec un son plaintif sur leurs gonds rouillés ; les portes et les chassis de nos maisons closes, sous la vertigineuse rafale, rendent des bruits sourds. Mais c'est surtout durant la nuit orageuse, que ces sifflements, ces gémissements sonores ont quelque chose d'effrayant ; on dirait que tous les éléments sont déchaînés contre nous.

Et puisque nos sensations intimes ne sont, après tout, que

l'écho de la réalité objective : nos rêves prennent la couleur fantastique et superstitieuse de notre imagination surexcitée. C'est l'épisode d'une nuit sous le toit de "Gamache," dans la baie de ce nom, qui se répète avec quelques variantes.

Tout de même, au réveil, cela ne nous empêche pas de constater, qu'il est des coins de rues, des ruelles, où maître vent du golfe s'engouffre avec une fureur quasi familière. Entre ces deux rangées de maisons, le terrible enfant du Nord choisit ses victimes : vieilles mâsures à façade délâbrée qui peut-être préfèrent crouler, s'effondrer dans une glorieuse poussière, plutôt que d'être démolies par le fer, la poudre ou le feu.

Ainsi on lisait dans les journaux : "On a trouvé en démo-

lissant une vieille bâtisse une pièce de monnaie portant le millésime (1802). Encore un coin du vieux Québec qui disparait !"

En face de cette démolition, de cette destruction, nécessité des temps, les paroles d'Ossian nous reviennent à la mémoire : "Les enfants de la génération future passeront bien vite, une nouvelle surgira ; les hommes sont comme les vagues de l'océan comme les feuilles innombrables de mon domaine !"

Devant l'œuvre progressive du pic démolisseur, citons les paroles d'un écrivain belge à propos des améliorations projetées par le conseil de la Ville de Bruges :

"Inclinons-nous, dit-il, c'est la vie qui passe. Poètes, artistes, historiens, nous n'avons pas le droit de garder pour nous, le charme d'un rêve égoïste.

Epousons la vie, plutôt que de la repousser.

" Si touchant, si haut que puisse être le rêve de l'irréel, il faut hélas en détruire la trompeuse illusion. C'est aller à l'encontre de la beauté, que de vouloir empêcher le réveil d'une race.

" Importe-t-il qu'une ville soit morte pour être belle ? Rome trois fois ressuscitée, est-elle moins émouvante ? C'est la personne urbaine, dans la réalité de ses passions, de ses combats et de ses rêves ! "

Un philosophe-compositeur a remarqué " que dans la nature, tous les bruits étaient en mineur." Nous avons peine à croire que cette assertion musicale ait pour résultat pratique de combattre l'effet discordant des éléments déchaînés au dehors.

Fort heureusement pour nous, le concert de Mlle Marier et l'oratorio de la "Rédemption," si artistement rendu, nous ont rappelé le vrai sens de l'harmonie chorale et orchestrale, en attendant qu'à l'heure suprême où suivant :

> "*Les pas des messagers sur la*
> [*montagne* (*devant nous*)
> *S'ouvrent les portes éternelles !*"

28 Avril 1901.

OUVERTURE DE LA NAVIGATION

Un par un les voilà qui rentrent
[dans le port
Ces navires chers à nos grèves ;
Ils reviennent de loin tous ces
[nobles navires
Chargés de riches cargaisons.

BENJAMIN SULTE.

Hier l'après-midi, à l'heure où le soleil, bien haut dans le firmament bleu, répandait amoureu-

sement ses chauds rayons sur toute la contrée, à cet instant de lumineuse prédilection, entrait en rade de Québec, le premier paquebot transatlantique de la saison navigable sur notre St-Laurent.

Comme il avait bel air ce géant de l'industrie et du progrès moderne, faisant son entrée attendue dans ce havre idéal, glissant sur ses eaux familières entre deux rives bordées de maisonnettes qui semblaient s'être rapprochées vers la grève pour le voir passer.

Déjà, sous la vertigineuse activité de ses puissantes hélices, le steamer signalé, contourne la Pointe de St-Joseph de Lévis : fendant la lame de sa proue d'acier, refoulant devant lui les vagues écumantes ; traçant derrière lui un sillage houleux. A

l'épaisse fumée noire qui sort de ses tuyaux, aux coups de sifflets et de bombes qui annoncent son arrivée ; on dirait qu'il a hâte de toucher enfin au plus beau port d'Amérique.

Jadis, à pareille époque, c'était toute une flottille de voiliers à trois mâts, de goëlettes, de barges, etc., qui animaient, peuplaient, encombraient notre port, allaient se ravitailler dans l'anse de la rivière St-Charles, alors immense chantier de construction.

Quel spectacle ravissant cela devait être, que cette arrivée coutumière de la "flotte," sous les yeux de l'anxieuse population Québecquoise, assemblée sur les quais de la Basse-ville ; car, pour celle d'hier comme pour celle d'aujourd'hui : c'était la vie mercantile qu'elle annonçait ! Ces

bâtiments de toutes dimensions et descriptions, ils entraient donc en ligne ou à la file, louvoyant tantôt à babord, tantôt à tribord, selon le caprice de la brise qui soufflait au large : de loin, on eut dit un vol d'oiseaux aquatiques effleurant la vague de leurs ailes blanches, portant sous leur plumage, les tiédeurs de la saison nouvelle.

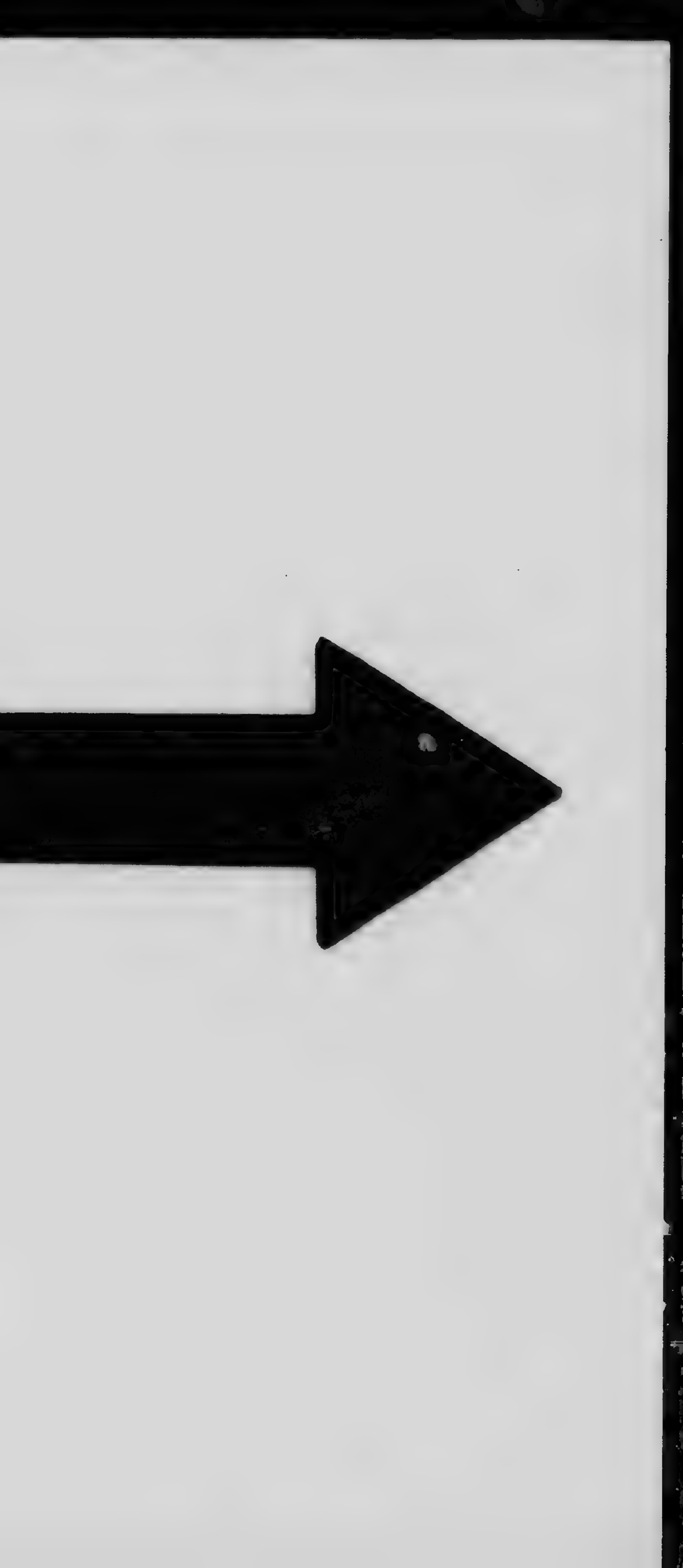
Que les temps sont changés ! Qu'il y a loin de ces scènes nautiques et pittoresques (dont fut témoin la vieille capitale), à celle plus prosaïque et plus imposante de l'apparition soudaine dans nos eaux laurentiennes, de ces gigantesques dompteurs d'ondes : véritables salons flottants qui sillonnent les mers du globe en tous sens et portent aux confins du monde les bienfaits et richesses de la civilisation d'un

siècle de lumière et de progrès !

Un autre souvenir de ce " bon vieux temps " et touchante coutume : les marins canadiens d'alors, aux départ et à l'arrivée, allaient s'agenouiller sur les historiques dalles de la miraculeuse église de " Notre-Dame des Victoires." Dans ce temple (aujourd'hui bi-centenaire), ils venaient, ces rudes "travailleurs de la mer," prier Marie de bénir leurs lointains et périlleux voyages. Enfin guidés par son " étoile, " la remercier d'être de retour sains et saufs dans leurs foyers où les attendaient femmes et enfants, tous ces êtres qui leur étaient chers. On se serait cru sur les côtes de Bretagne et de Normandie.

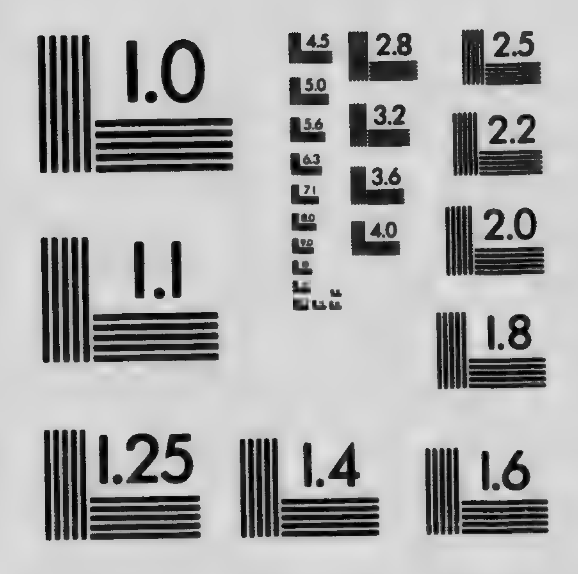
Si les inventions modernes se perfectionnent, la mer encore a ses dangers et naufrages. Que





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





nos navigateurs conservent et transmettent de père en fils, ces belles et pieuses coutumes, morale sauvegarde des hardis nautonniers.

2 Mai 1901.

MENUS PROPOS

" *Mai ! le joli mois de mai.*"

C'est le réveil, c'est la vie des hommes et des choses, de mille et une nouvelles latentes pendant l'hiver, qui semblent maintenant germer, sortir de terre avec les premières fleurs, au premier chant d'oiseaux dans la clairière où fondait hier le dernier banc de neige.

C'est aussi le temps des déménagements, des vengeances

créancières entre locateurs et locataires forcés de déloger au moins une fois l'an. Ici d'ailleurs les délogements ont été rares et sauf quelques éreintements, le transport général des meubles particuliers aux nouveaux domiciles s'est opéré sans encombre.

L'ouverture de la navigation s'est inaugurée par deux échouements, le chenal en haut et en bas de Québec se rétrécit, paraît-il, et les propagateurs de la ligne rapide demandent les services d'une flotte de " dragueurs " pour débarasser le lit du fleuve des amoncellements de sable. A ce propos les pilotes devront faire examiner leur vue par un spécialiste, chargé du service des horizons visuels la nuit comme le jour.

La saison des bains " forcés " s'est ouverte aussi dans le bassin

Louise et pour peu que l'exemple du jeune Dufour soit suivi, la vieille capitale aura son pseudonyme de ville d'eau. "Québec-ex-les-Bains." Avis aux touristes amateurs, du Château-Frontenac, de l'hôtel St-Louis, remis à neuf pour la circonstance.

Deux jeunes enfants de Lorette, au grand désespoir des parents, ont inconsciemment fait une mort à la "Socrate ;" ils ont bu de la ciguë, et comme le célèbre philosophe se sont empoisonnés, accidentellement d'après le verdict du coroner.

Mais l'événement sensationel a été la grève momentanée des "débardeurs ;" peu s'en est fallu que notre beau port ne fut bloqué par ces potentats du salaire maritime. Après déploiement de forces militaires et de

police provinciale, la compagnie et les ouvriers se sont arrangés à l'amiable. En somme le travail manuel est mieux retribué aujourd'hui que le travail intellectuel ; toutefois j'appréhende une grève dans une avenir prochain entre la tête et les bras, alors qui règlera le différend, l'état ou la conscience ? Problème ! —tableau économique—social !

En attendant l'ouverture officielle de l'exposition de Buffalo (qui sera prête au jour dit) les Québecquois jeunes et vieux jouissent de leur incomparable terrace. Comme pour mieux fêter ce "premier pas public :" il y avait hier soir "Bande" et magnifique clair de lune ; les eaux du fleuve majestueux scintillaient sous les reflets chatoyants du disque argenté. Poètes et rêveurs (ces délaissés du sort),

s'en donnèrent à cœur joie, et quand sonna le canon de la fière citadelle, appuyés sur la rampe ils contemplaient la révolution de cette pleine-lune à demi cachée par les nuages massés à la voute céleste.

10 Mai, 1901.

LA LÉGENDE D'UN SCIÈCLE

Chez nous l'art a ses disciples, ses dévots même, voués tous au culte de l'idée noblement rendue. En effet, règle générale, les Canadiens aiment le beau, et pour eux le Bon, le Vrai seul est aimable ! C'est ce qu'affirmait hier soir le plus sincèrement du

monde, M.de Labriolle, au cours de sa remarquable conférence, à l'Institut Canadien.

Une légende ! Qui d'entre vous n'aime pas les légendes ? Chaque pays a les siennes ; or jamais terre, fut-elle plus fertile que la nôtre en légendes merveilleuses : récits étranges, superstitieuses visions, songes fantastiques, rappelant quelque aventure extraordinaire ou quelque sinistre présage ; dont s'entretenaient au coin du feu l'hiver, les hardis "voyageurs" des pays d'en Haut. Mais ces légendes canadiennes, toutes poétiques et mystérieuses, inspirée[illegible] les soient, par l'écho de [illegible] tagnes, le bruissement [illegible] nos grands bois ou le mirage de nos grands lacs ; ne sont, après tout, dans leur pittoresque naïveté, que des contes, des histoires du "bon vieux temps."

La "Légende Napoléonienne," la légende vraie de ces temps historiques, elle revit plus belle et plus retentissante que jamais au seuil du XXe siècle :

"Qu'ils étaient grands, ces jours
[où l'Europe tremblante.
Devant l'invincible guerrier,
Comme devant un Dieu, se cour-
[baît en silence,
Au nom seul de Napoléon."

En voici "une," qui doit consoler bien des Français de la dure réalité des défections de l'heure présente.

Jamais. de mémoire d'homme, vit-on tant d'engouement, de vénération, de haine et d'idôlatrie autour d'un nom, d'une tête coiffée ou non du fameux "petit chapeau." Il fut l'idole, à laquelle on voua un culte légendaire et fantasmagorique, dont

s'est un siècle durant enthousiasmée "l'âme française." La France d'aujourd'hui, magnétisée par l'ombre du petit caporal devenu empereur, dont la gloire militaire l'électrise ; entrevoit, aux reflets de son épée victorieuse, le réveil de demain.

M. de Labriolle, nous a dit cela et bien mieux : évoquant tour à tour la populaire et touchante chanson de Béranger, les immortelles strophes de Victor Hugo ; ou encore le témoignage d'historiens de la trempe métallique de Thiers, doublé de l'influence politique d'une telle épopée sur les destinées européennes.

Puisque nous en sommes aux récits épiques, rappelons ici une période glorieuse de notre histoire, à laquelle d'ailleurs : "la proposition américaine d'élever

un monument à Montgomery," donne une teinte d'actualité militante.

Les résolutions de la Société Historique et Littéraire, ont donné le coup de grâce à la commémoration de l'évènement néfaste du siège de Québec par les Bostonais, en 1775, et de la mort de Montgomery; lequel, selon la chronique du temps, aurait lors de l'engagement, ordonné des traitements barbares contre les blessés et prisonniers tombés entre ses mains.

Mais si l'ennemi se montrait cruel et inhumain, dans la poursuite de ses projets de conquête du Canada: il nous semble juste de rappeler ici l'héroïque conduite du peuple canadien dans les circonstances critiques de cette invasion américaine. Le gouvernement, le clergé et le

peuple tout entier, s'unirent pour repousser les offres mielleuses et dorées des émissaires du Congrès. Adresses, suppliques, argent, rien n'y fit ; la nation resta fidèle au drapeau britannique.

Ceci est d'autant plus digne de remarque, si l'on songe que "l'Acte de Québec," contre lequel murmurait bon nombre de Canadiens, venait d'entrer en vigueur. Mais à l'incertitude du lendemain, ils préférèrent sagement le principe de liberté nouvellement établi et dont ils espéraient étendre le bienfait, à leurs justes revendications d'alors. L'Histoire leur a donné raison.

Quoi qu'il en soit, nous ne saurions, trop louer la conduite héroïque des habitants de la petite colonie, qui à peine sortie d'une guerre désastreuse ; dont elle ne venait que de se remettre, se

voyaient menacés d'un changement de domination. Les "Mémoires" des témoins oculaires de cette époque orageuse, mouvementée et décisive pour notre avenir dans l'Amérique du Nord, en font foi. Le gouverneur Guy Carleton admira la valeur de nos troupes, et les milices canadiennes en maintes circonstances se couvrirent de gloire et remportèrent d'éclatantes victoires sur l'ennemi bien munitionné et toujours supérieur en nombre.

Nous avons tenu à rappeler ce fait historique afin de prouver le loyalisme constant, raisonné, éclairé des Canadiens, à la noble cause de la défense de la patrie menacée. Leurs sentiments d'hier à aujourd'hui, n'ont pas changé.

20 Mai 1901.

CHUTES DE MONTMORENCY

A cette époque printanière de l'année, sous un soleil plus ardent, tout dans la nature reprend couleur et vie : les branches des arbres se couvrent de feuilles, les plantes se balancent sur leur frêle tige, les fleurs entr'ouvrent leurs corolles. Quel plaisir

ineffable, alors de quitter le brouhaha de la ville, pour la verdoyante campagne dans les champs embaumés de laquelle s'étalent les floréales beautés qui réjouiraient le cœur et charmeraient l'œil du plus prosaïque mortels.

Quel est le Québecquois, qui n'a visité plusieurs fois déjà, les célèbres chûtes Montmorency ? rendez-vous "obligato" de tout visiteur étranger, en quête d'émotions grandioses, qu'offre partout aux regards émerveillés, la grande nature laurentienne.

Deux voies directes, s'ouvrent devant nous. Voyageur ou touriste (qui ne battez pas record), prenez-vous la grande route: votre calèche roule une heure durant sur le chemin pierreux, traversant de coquets et riants villages restés bien canadiens de langue et

du costumes. Sur le parcours : ici une croix, là les pans de murs d'un vieux moulin seigneurial, où les heureux et paisibles sensitaires jadis allaient faire moudre leur grain ; précieuses reliques de l'ancien régime, qui attestent l'esprit de foi, d'industrie des premiers colonisateurs de la Nouvelle-France.

Ou encore simple excursionniste, optez-vous pour la voie ferrée : un char électrique, ouvert et spacieux vous y même, longeant la rive sinueuse et boisée, de la pittoresque côte de Beaupré. Ainsi emporté, grisé d'air et d'espace, on semble voler à la conquête d'un vaste territoire. A votre droite, le St-Laurent roule ses eaux majestueuses, à gauche, les cîmes crénelées des Laurentides qui bornent l'horizon bleuâtre ; au bas des monts

altiers, l'immense tapis vert de la vallée laurentienne, peuplée de maison, de fermes et granges propettes, au-dessus du groupement desquelles brille au soleil du midi, le symbolique clocher de l'église paroissiale.

Une demi-heure de cette traction rapide et déjà, on arrive au pied de la merveille dont le voisinage s'annonce par un sourd bruissement semblable au grondement lointain du tonnerre; encore un détour, l'on a devant soi la chûte tant vantée, spectrale apparition, qui se dresse toute blanche et mugissante sur la sombreur de l'alcôve du roc.

Enfin on gravit, on contourne l'escarpement de la falaise et alors du haut du kiosque observatoire, de contempler à plaisir, la torrentielle masse d'eau ; de la suivre alors dans les capricieuses

évolutions de son cours, jusqu'à sa descente vertigineuse du sommet de la pente de granit.

La source prophétisée, tout d'abord, mince filet d'eau filtrant au flanc grevassé de la montagne ; limpide cascade, alimentant l'humble ruisseau, qui bruit sous l'herbe, serpente à travers champs et valons ; de détours en détours, le ruisselet augmentant son liquide volume, devient la petite rivière grossie de ses affluents, qui s'attarde de rapides en rapides, arrose à plein bords la campagne fleurie.

Puis soudain, pareille à une cavale qui longtemps maintenue sous le frein par la main de l'habile cavalier ; sentant la rêne se relâcher, elle fait un bond prodigieux et s'élance, naseaux au vent, sur la route poudreuse, dévorant les distances plutôt

qu'elle ne les franchit. Ainsi la fluviale substance, tout-à-coup entraînée par cette force incontrôlable d'écoulement, elle déborde par-dessus la digue, elle coule, déferle et tombe mugissante à deux cent cinquante pieds au fonds de l'abîme. C'est un perpétuel déversement d'ondes rageuses, hydrauliques anneaux, qui se déroulent les uns sur les autres ; lesquels s'accrochant aux aspérités du roc, forment remous au bas de la cascade bouillonnante ; d'où s'échappe une buée vaporeuse, dont les transparentes goutelettes, sous un rayon de soleil, réflètent en miriades de prismes, les pâles couleurs d'un minuscule arc-en-ciel.

Sur les parvis de la falaise escarpée, des broussailles et sapinages encadrent de leur ver-

dure grimpante la blancheur mousseuse de ces eaux bondissantes ; lesquelles, le gigantesque pas franchi, s'écoulent calmes et limpides vers le fleuve géant qu'elles alimentent.

N'est-ce pas là, l'image du torrent des choses humaines qui roulent à Jéhovah : succession de graves événements, qui un moment troublent la paix du monde social ? Puis les destinées des nations, marquées par la Providence, une fois accomplies, tout rentre dans l'ordre : c'est un feuillet de l'histoire qui tourne. "L'homme propose et Dieu dispose ?"

Au sommet de la frémissante cascade, chaque côté de l'immense dévidoir, se tiennent encore debout, les quatre piliers de l'ancien pont qui jadis, s'effondra ; symboliques mausolées de

ce terrible accident où deux personnes trouvèrent la mort. Il semble, que la nature, veuille ainsi consacrer par des pertes de vies humaines, les endroits célèbres, où elle se montre dans sa toute puissance et grandissime beauté.—

Spectateur impressionné, en face de ce perpétuel écoulement d'ondes grisé par cette fraîcheur qui s'en exhale : l'homme, ne fusse que pour son âme (parcelle d'infini), se sentirait bien petit en face d'un tel déploiement de forces naturelles.

Des hauteurs de Montmorency, la vue est magnifique. On laisse à plaisir errer nos regards sur cette fluviale nappe, qui s'étend majestueuse et houleuse entre les deux rives Nord et Sud.

A cette entrée de port unique au monde émerge, des eaux

laurentiennes, l'hospitalière Isle d'Orléans ; sur les coteaux boisés de laquelle, s'échelonnent, villas et maisonnettes blanches ouvrant leurs persiennes vertes aux sourires ensoleillés de la saison nouvelle.

Là-bas, nous apparaissent, dominant la rade, à droite le promontoire de Québec, à gauche les hauteurs de Lévis : deux cités riveraines qui se mordernisent, s'éclairent à la lumière électrique; incandescentes clartés, qui dans la nuit sombre, réflètent une lueur crépusculaire. On dirait de loin, des mystérieux esprits : feux-follets et loups-garous, faisant à la faveur des ténèbres, sur ces falaises historiques, leur nocturne tournée.

Devant ce panorama incomparable, je me représentais la surprise, l'émotionnante stupeur

des indiens rassemblés sur le rivage, à l'arrivée des vaisseaux de Cartier dans ce parages enchanteurs. Aussi le ravissement, l'étonnement des visages pâles, ces hôtes d'outre-mer, découvreurs de continents ; lorsqu'ils entrèrent dans les eaux calmes et profondes du fleuve mystérieux, que le canot d'écorce seul avait sillonnées. J'errais irrésistiblement, l'ère pacifique des premières découvertes dans le nouveau monde ; l'épopée de la mémorable rencontre de l'homme blanc avec les Peaux-Rouges ; enfin la lutte séculaire de la civilisation chrétienne aux prises avec la barbarie.

J'en étais là, avec mes réflexions historiques, topographiques, lorsqu'un coup de sifflet, m'arrachant de ma rêverie, me rappela à la réalité de l'heure

présente. Quelques minutes plus tard, je reprenais le train pour Québec. En rentrant au logis, le soir, il me semblait encore entendre le bruissement des immortelles chutes, sublime écho d'un bonheur vécu au contact avec la Nature vierge !

Juin 1901.

RÉMINISCENCES DE JUIN

Juin à Paris, c'est le mois des roses ; à Québec c'est le mois des averses, ondées et coups de soleil propres à la hâtive végétation. Les grands arbres de nos parcs et de nos boulevards bercent leurs cîmes altières, pendant qu'à travers leur feuillage vert se

jouent les premiers rayons d'un chaud soleil d'été. Au bruissement des feuilles sèches, sous la brise attiédie, on dirait la ville capitale soudainement prise d'assaut, par les senteurs saisonnales de la campagne environnante odorantes effluves qui grisent le citadin en quête de fraîcheurs et lui font presque oublier, qu'il foule encore l'asphalte grisâtre de nos grandes rues. Certes c'était bien le bon moment pour MM. Siegfried, deux voyageurs français distingués, depuis peu de jours dans nos murs, de visiter la ville de Champlain, berceau de la Nouvelle-France, de venir constater (de visu) les progrès de géants accomplis (depuis quarante ans), sur ces bords Laurentiens, où jadis Cartier plantait la croix au nom du roi de France.

En passant par les grandes

métropoles canadiennes, telles que Toronto et Montréal, ces messieurs ont remarqué la triple influence Française, Anglaise et Américaine. Québec, monument séculaire des deux premières, est en train de subir et de s'inspirer de la troisième initiative de tout progrès économique et social.

Mais avant tout le vieux Québec, demeure un souvenir du passé, une relique de l'histoire, château-fort des temps héroïques, où les deux plus grands peuples de la terre prirent une part mutuelle de gloirc et d'immortalité.

En faisant le tour de nos remparts, où sous l'égide du drapeau d'Albion, veillent les vieux chiens de bronze, peut-être ces français venus de France, ont-ils entendu raisonner à leurs oreilles, la patriotique complainte du vieux

troupier canadien, qui du haut du bastion de la fière citadelle, demande à son fils en sentinelle : Dis moi mon fils ne reviendront-ils jamais ? Et le gaillard en faction sous l'uniforme anglais de pouvoir maintenant tout joyeux leur répondre : Oui, ils sont revenus, les français, serrer la main de leurs cousins d'Amérique !

Puissent-ils, désormais, venir plus souvent nous visiter; retrouver forte et vivace, sur nos bords, la foi et la langue des anciens jours, l'honneur de tout un peuple qui vit en paix sous le meilleur des rois.

Maintenant, reprenons le cours ordinaires des choses.

Sur la terrace, rendez-vous habituel des promeneurs et des touristes, ombrelles et toilettes claires, circulent à travers l'élé-

gante foule, alternent avec les habits de couleurs fantaisistes des messieurs. Nos jeunes demoiselles viennent y faire, le soir, au son de la musique militaire, une dernière apparition avant leur départ pour les "eaux ;" fashionable retraite contre les chaleurs. Après avoir goûté à tous les sports de la vie en plein air, elles nous reviendront en septembre prochain (le teint bruni, hâlé par les bains de soleil sur la grève, sous la brise saline souflant du large), juste à temps pour saluer, souhaiter la bienvenue aux hôtes royaux, dont le yacht "Ophir" escorté de plusieurs navires de guerre (formidables frégates anglaises), fera escale dans notre beau port si propre à ce déploiement de force militaires et aux parades navales.

En attendant les réjouissances

publiques et démonstrations de loyalisme à la couronne britannique, dame picote fait son apparition coutumière; cette fois en Gaspésie, apportée dans ces parages par un étranger en villégiature. L'an dernier, cette épidémie variable, s'établissait en permanence dans un cœur de paroisse ou place d'eau ; la voilà maintenant qui émigre ou se fait colporter ; demain elle aura disparu, le bureau de santé aura eu raison de ce microbe vieux jeu, si antipathique aux bains de mer.

Nous inaugurons évidemment un siècle de lumière, ainsi tout dernièrement un procès était intenté par une ancienne compagnie contre une corporation sœur, jeune et entreprenante. Jugement fut rendu, condamnant la téméraire novice à l'enlèvement de ses poteaux, sans toute-

fois parler des bougies incandescentes qui resteront suspendus aux fils conducteurs : car la moderne cité de Québec, n'en restera pas moins doublement et judiciairement éclairée.

Non contente de voir le Canada figurer avec avantage à Glasgow et à Buffalo, Québec aura tout de même, cet automne, son exposition régionale, où l'on trouvera réunis en faisceaux les produits agricoles et industriels qui ont poussé ou ont été inventés depuis l'ouverture des deux précédentes exhibitions internationales. Les exposants recevront des médailles sans revers et des mentions honorables de vive-voix, au son du phonographe.

Le proverbe : ne touchez pas aux armes à feu, à failli coûter la vie à un chasseur amateur, sellier de son métier ; son fatal

fusil à éclaté, lui infligeant de profondes blessures aux mains et aux poignets.

C'est la saison des touristes, nos rues regorgent de feutres gris et de jupes courtes : l'accoutrement obligato de ces visiteurs amoureux des merveilles " of the Old and New France" combinées avec celles plus admirables encore de notre cap diamant ; citadelle, ville et port uniques au monde, montrant à l'étranger le Gibraltar d'Amérique.

Les Américains, non contents d'y venir individuellement, y viennent en corps de musique, font retentir l'écho de nos parcs publics, de leurs entrainantes harmonies, capricieuses mélodies rythmiques auxquelles applaudit la foule à la promenade.

Le plaisir ne serait pas complet, s'il n'y avait dans la réalité

de la vie, des heurts et des chocs. Ainsi des grèves partielles se déclarent dans certains établissements de la grande industrie; ce sont des tailleurs, des apprentis en fourrures qui s'insurgent contre la chaleur, ou réclament augmentation de salaire, véritable cauchemar des patrons, souhaitant l'entente mutuelle du travail et du salaire. Ce n'est pas chose facile avec les hausses des marchés.

Comme pour clore le mois de Juin et ouvrir dignement la belle saison, de concert avec le Nebraska, la Province de Québec a eu son "cyclone." On ne parle ici que des dégats causés par l'ouragan et des victimes de la foudre : maisons, granges, bêtes et gens, personne n'était à l'abri des coups de tonnerre, accompagnés d'éclairs illuminant l'horizon et la

contrée à vingt lieues à la ronde.

Après l'orage, disait-on, c'est le beau temps, mais il n'en a rien été ; il a plu comme de plus belle les trois jours suivants, accompagnés de force décharges électriques à faire trembler, bâtisses et magasins ou maisons à moitié inondés.

10 Juin 1901.

IMPRESSIONS SUR L'EXPOSITION DE BUFFALO

Par le temps qui court tous les chemins mènent à Buffalo, l'essentiel est de s'y rendre.

Toutefois la route des Mille-Isles est de beaucoup la plus pittoresque. Je la conseillerais aux poètes et aux rêveurs. Ces

îles, en effet, véritables corbeilles de verdures, peuplées de villas et de résidences princières, offrent un refuge idéal contre la chaleur pour y passer la belle saison. Les forts William, Henry et Niagara, sur les lacs, semblent, avec leurs vieilles redoutes françaises, défier l'ennemi dans une guerre future. L'avenir en ce monde est si incertain !

Enfin, un dernier coup de sifflet et nous sommes en face de Buffalo, un pied sur le terrain de la fameuse Exposition.

Cette "chère" Pan-Américaine, elle a déjà fait verser beaucoup d'encre. Elle bat toujours son plein, confiante en sa destinée éphémère. L'illumination le soir, dessinant sous le ciel noir l'harmonie de ses lignes artistiques: coupoles, chapiteaux, colonnes, statues et fontaines,

prennent des formes exquises et font merveilleusement ressortir le féérique décors du plan architectural, si habilement conçu. La tour électrique modèle de tous les genres d'architecture, symbolise l'art américain tendant à unifier dans un style original la hardiesse de ses conceptions. Chez nos voisins cette marche constante vers un idéal artistique, se perçoit à chaque pas.

Ce sentiment d'unité nationale, commence à se faire jour en Canada ; cultivons-le, entretenons-le au cœur des jeunes : c'est un signe des temps et de prédestination.

Cette préoccupation d'un excelcia artistique à atteindre, se lit sur toutes les toiles et statues de la galerie de peinture et d'architecture. Les médailles d'or et d'argent, de bronze et mentions hono-

rables sont la preuve saisissante du succès qu'elle a remporté. Les artistes Canadiens (pour le talent) luttent d'égal à égal avec leurs confrères américains, si j'en juge par le nombre de récompenses et prix décernés.

Le "Pavillon Canadien," qui eut ma première visite après le coup d'œil général, personnifie l'idée d'un peuple agriculteur, et les magnifiques spécimens de la ferme expérimentale d'Ottawa redisent, en termes éloquents, l'avenir prospère de notre pays. Si l'agriculture, l'industrie et les arts sont bien représentés, il n'en est pas de même de la "littérature canadienne" par les œuvres de nos poètes et de nos prosateurs. Après notre succès pédagogique à Paris, l'an dernier, c'eût été complet ; cependant les lettrés d'ici commencent à nous con-

naître, si j'en juge par les questions dont ils nous assiègent en voyage.

Le Canada et les Canadiens des Etats-Unis, commencent à compter. Puissions-nous communiquer à nos prosaïques voisins un peu de cet idéal français, de cette hauteur de vues dont nous avons hérité ; cela leur exempterait probablement quelques voyages au vieux monde et entretiendrait les bonnes relations entre les deux pays. Le génie et la "Beauté" en tout ordre d'idées est un héritage commun aux nations civilisées.

Parlant de la beauté dans l'art : les concerts d'orgues et de fanfares civiques ou militaires, attirent beaucoup de monde. Il me semblait encore entendre les éloges, dont retentissait il y a quelques jours la presse amé-

ricaine sur le compte de nos artistes canadiens de Montréal, de Québec et d'ailleurs.

En flânant aux abords des palais et des lieux d'attractions, il y a pour l'observateur toute une psychologie des foules à faire. D'ordinaire ce monde de visiteurs est flegmatique : il ne s'extasie guère. Aussi, pas de grandes exclamations ; on se contente de regarder : un mot, une remarque soulignée d'un sourire "that is the fact." Passe-t-il des Français, Irlandais et des Canadiens. Oh ! alors la scène change : c'est la joie, c'est le geste expressif. Qu'il fait bon de vivre, c'est tout nouveau tout beau ! On fait des rencontres étonnantes, dans cette cohue humaine, allant pour voir et être vue. En somme, et pour finir ces quelques lignes, écrites

à la hâte : les Américains ont bien du mérite, et leur exposition, sans être marquée du cachet des œuvres qui durent, fera époque et devra marquer un grand pas dans la voie du progrès économique, social et artistique.

Buffalo, 4 Septembre 1901.

RÉMINISCENCES D'ÉTÉ

DANS LE PARC

Le Parc ! Que de souvenirs pleins de poésie, d'ombrage et de fraîcheur, ce mot d'une syllabe n'évoque-t-il pas ? Citadins, c'est là, que durant la belle saison vous vous donniez rendez-vous ; que vous aimiez à vous réfugier à demi perdus dans le

feuillage vert; laissant vos pensées un instant affranchies, s'envoler à tire d'ailes, aux régions sereines de l'idéal et du mystère.

Le parc, à la fois bosquet, jardin et promenade, n'est-il pas un véritable coin du paradis terrestre, où les pauvres mortels harassés : fuyant les ardeurs du soleil et le brouhaha des affaires, le frôlement des foules et la poussière des grandes rues, trouvent, assoiffés d'air et d'espace, un instant de repos et de recueillement.

En effet, dans cet asile ombragé et de parterres en fleurs, qu'il est bon de s'y laisser vivre ! Pour leurs habitués, quels charmes poétiques ont en leur rustique philosophie, ces jardins publics. Ah ! si les branches longues et touffues des grands arbres, si leurs feuilles qu'agitent la brise,

nous laissaient dans leur léger bruissement deviner ce qui se passe en bas ; quelle étrange et terrible leçon des choses humaines, ces témoins impassibles de nos rêves, de nos plaisirs, de nos langueurs, ne nous apprendraient-elles pas !

L'été dernier, par une fin d'après-midi de grande chaleur, l'idée me vient d'aller visiter le nouveau parc Victoria : affaire de respirer l'air frais et changer les idées comme disent les gens. Sous un soleil brûlant, je dus presqu'en arrivant, chercher un siège au fond d'une allée ombragée de ce jardin, d'où je pouvais voir tout ce qui se passait autour de moi.

Combien y avait-il de temps que j'étais là assis sur un banc, à l'écart, songeant à mille choses ? Je ne saurais le dire. Lorsqu'une

balle de caoutchouc, lancée par des enfants qui prenaient leurs ébats sur la verte pelouse, tomba à mes pieds. En un clin d'œil, la joyeuse bande s'était portée de mon côté ; courant, riant, criant à tue-tête, cherchant leur jouet perdu que j'eus vite fait de rendre à ses égitimes petits propriétaires.

Une bordée de sourires fut la récompense de ma bonne action, qui m'avait fait participer à leur jeu et partager leur gaieté enfantine; dont retentissaient les échos des bocages d'alentours. C'était vraiment joli de les voir, ces chers petits, si bien s'amuser : leurs cris, leurs éclats de voix avaient quelque chose de réconfortant, de rajeunissant !

Je pouvais, en voyant le teint rose et la robe blanche des uns, le visage pâle et la robe de toile

grossière des autres, facilement deviner quel écart social les séparait. Heureusement qu'ils ne le savent pas encore ; puissent-ils plus tard en s'en rendant compte ne pas cesser d'être bons camarades.

Le silence s'étant fait peu à peu autour de moi, j'avais repris le cours de mes rêveries, quand près de moi passa un jeune homme et une jeune fille, deux amoureux je suppose, à qui semblait sourire l'aurore de leurs vingt ans. Ils marchaient lentement, laissant parler leur âme. Etait-ce là une vision de bonheur entrevue ? Ils disparurent bientôt au tournant d'une allée.

Mes pensées avait repris leur course vagabonde un moment interrompue, quand non loin de ma retraite improvisée vinrent s'asseoir quatre individus à mine

rébarbative : miséreux en loques, des sans-travail dont les discours et les jurements, qui soulignaient chaque phrase, n'avaient rien d'attirant ni de très édifiant. A les entendre ils avaient tout contre eux : la Providence, la société et l'administration leur tournaient le dos.

Se trouver tout à coup en pareille compagnie, après la scène d'amour dont je venais d'être témoins ; le changement de décors d'idéal bonheur à la réalité miséreuse et démoralisée, était vraiment trop brusque et me vite sur terre, expier un moment de passagère illusion.

Comme je me levais pour partir, j'entendis des cris, des lamentations auxquelles répondaient les jurons et les dégradantes injures d'un pauvre diable ivre. C'était une pauvre femme venue

là, chercher son homme ; car à la maison, il faut du pain pour vivre. Mais lui, le mari, une brute, sur l'herbe étendu, cuvait son vin ; ne répond aux sollicitations de sa femme éplorée que par de sourds grognements entrecoupés de menaces injurieuses et blessantes. Je la vois encore cette pauvre mère s'en retourner seule vers ses petits enfants laissée au logis pleurant et demandant à manger.

"Chaque jour subit sa peine !" C'est ainsi dans nos villes modernes que les choses se passent. Toute l'humanité : hommes, femmes, enfants, jeunes ou vieux, pauvres et riches, heureux et malheureux, s'y donnent rendez-vous, ont leur place au soleil de la bienveillance publique. Là, ils sont chez eux et peuvent, à l'ombre des grands arbres, humer l'air, se promener, jouer,

courir, lire, y rêver tout à leur aise.

En face de ces réalités de la vie, à ciel ouvert, que de multiples émotions, que de sentiments étrangement contraires, envahissent l'âme, attendrissent le cœur ! Oubliant alors la jeunesse, le bonheur, la joie, la gaieté des uns ; on a pitié de tous ces malheureux, de tous ces déshérités de la fortune, dont la misère perce à travers les habits rapiécés : trop heureux encore d'avoir un remède à leurs maux : l'assistance publique !

O charité ! " que de belles et grandes choses dans ce temps s'accomplissent en ton nom ! " Jamais plus qu'en notre siècle d'action, cette fleur des vertus chrétiennes n'a répandu sur le monde civilisé de plus bienfaisants parfums.

" Donnez, riches ! l'aumône est sœur de la prière !

Donnez !.. . " afin d'être meilleurs ; afin de voir les anges passer dans vos rêves, la nuit ! "

10 Sept. 1901.

AU MATIN D'UN GRAND JOUR

Québec, ce matin, souhaitait la bienvenue au fils de son roi ! Debout avant l'aurore, elle s'éveillait coquette et riante, sous les premières caresses d'un soleil de Septembre. La ville ancienne, du haut de son fier promontoire, retranchée derrière ces murailles

toute pavoisée et parée pour la fête, émargait radieuse des brumes matinales. Dans les eaux du grand fleuve, baignant ses pieds de granit ; mirant les formes sveltes de ses dômes et clochers ; on eut dit, l'orientale Sion, à l'aube des temps nouveaux, s'élevant triomphale sur les bords laurentiens.

Les hauteurs boisées de Lévis, sous la fraîche rosée de la nuit, avaient pris des teintes de verdures inacoutumées ; les couleures nationales, flottant audessus des édifices publics et résidences privées, exprimaient l'allégresse qui se communiquait d'une rive à l'autre.

La longue chaîne des Laurentides, de leurs cîmes crénelées marquaient la ligne bleuâtre de l'horizon.—Aux flancs des monts altiers, la forêt sous les gelées

natives de l'automne, arborait les plus brillantes couleurs de son riche feuillage.

Sur la côte de Beaupré, toute une suite des gais et propets villages respectueux des coutumes, semblaient, leur clocher en tête, devoir se mettre en marche ; venir à Stadaconé, se joindre aux réjouissances de la capitale, assister en corps à la loyale démonstration.

Le château Frontenac, toit hospitalier aux féodales tourelles, rappelait, écrit en lettres électriques, les grands noms de l'Histoire Canadienne ; tandis que Champlain, de sur son artistique piédestal, saluant chapeau bas, les nobles hôtes d'hier et les étrangers de passage, faisait comme autrefois les honneurs du vieux fort St-Louis.

Sur les quais de la Basse-ville,

dans les faubourgs, l'animation régnait ; peuple, prêtres et soldats, la ville entière était sur pied. Déjà, sur la rampe de la terrace ornée de drapeaux et d'oriflammes, la foule endimanchée de ses mille yeux interrogeait l'horizon, pressait l'arrivée du prince royal attendu.

Dix heures sonnaient au beffroi de l'hôtel-de-ville, lorsque le yacht "Orphir," escorté de quatre formidables frégates, fit son entrée pacifique en notre beau port : c'était l'arche d'alliance impériale d'Albion, encrant en rade de Kénébec. Spectacle grandiose s'il en fut, que cette parade navale d'une flottille anglaise mouillant sous les murs de la première place forte du Nouveau-Monde.

Alors l'imprenable citadelle, de la gueule fumante de ses fiers

chiens de bronze, salua militairement, l'amicale arrivée de l'héritier présomptif de la Couronne Britannique, dans nos parages témoins séculaires des luttes héroïques. Les échos laurentiens, de cette salve d'artillerie honorifique, repercutèrent de collines en collines le solennel roulement.

Sur le parapet du fameux Bastion, les canonniers à leurs pièces, grisés par cette senteur de poudre se retrouvaient eux-mêmes ; et riant sous leur épaisses moustaches, à ce salut de paix escomptaient l'avenir "d'une guerre en dentelles."

Sous cet officiel feu roulant qui faisait tout trembler; les gens sensibles, au bas des murs, pensaient : Que ça doit être effrayant un siège ! Dieu nous préserve d'un bombardement. Rassurez-

vous, les temps des Kirks et de Philps ne reviendront plus ; le Canada, terre bénie, successivement pris et repris, abandonné et cédé, marche confiant vers ses immortelles destinées.

En voulez-vous d'autres preuves plus significatives et concluantes à la fois: que ces navires de guerre anglais et ce croiseur français mouillant dans des eaux à tous deux, historiquement familières.

Quand la voix du canon, au loin se fut tue, les fronts se rassénirent. Aussi, lorsque le Duc et la Duchesse de York mirent, pour la première fois, le pied sur ce légendaire coin de terre d'Amérique du Nord ; qu'ils passèrent acclamés à travers les rues pavoisées de l'antique cité : La nation canadienne parla, entonna le vivat d'un peuple fidèle

à sa foi, à sa langue et à ses lois : "Québec souhaite bienvenue au fils de son Roi ! "

Dans l'enceinte du parlement, remparts de nos droits, les hauts fonctionnaires de l'Etat et les dignitaires ecclésiastiques, présentèrent à leurs Altesses, leurs respectueux hommages.

Au cours de cette cérémonie publique, une jeune huronne de la bourgade de Lorette vint, élégamment drapée dans son costume indien, faire selon l'usage, au nom du chef allié de sa tribu, acte de soumission et de fidélité. Elle évoqua, en son langage imagé, au pieds du fils d'Edouard VII, les mânes de ses pères, cédant le pas devant la civilisation blanche, se convertissant au Christianisme.

Pendant la présentation d'adresses de bienvenue, sous les

fenêtres des édifices parlementaires, où s'était massée la foule immense ; un chœur puissant d'enfants d'école entonnaient tour à tour les hymnes patriotiques. Chaque nationalité participant de la voix et du cœur à la loyale démonstration. Entendant ces chants, qui comme l'encens de la grande prière d'un peuple jeune et fort, montaient vers les cieux ; les paroles du poète canadien, dans une ode à George III, me revenait en mémoire :

" Le Canada prospère
Sous les soins d'un tel père;
Et parmi tant d'états, aucun
[peuple n'est plus heureux."

Oh ! Québec, comme tu étais belle, au matin de ce grand jour. Dans ce rayon de soleil, chassant les brumeuses vapeurs, on eut dit une déesse à son lever qui,

pour mieux jouir de la lumière du jour, ramène sur ses épaules blanches, d'un jeste élégant et gracieux, les boucles d'or de ses cheveux épars.

Ainsi pour toi, de voir entrer dans tes murs, augustes témoins d'un passé plein de gloire, ces hôtes distingués, tout ce que la cour d'Angleterre a de plus noble et de plus aimable et bon ; ce fut l'insigne privilège de ta légendaire hospitalité. Enfin, d'acclamer à quarante ans de distance, le fils d'Edouard VII, marque ton esprit de souvenance et d'inaltérable loyauté.

Je me souviens ! Dieu est mon
[Droit,
Honi soit celui qui mal y pense !

Septembre 1901.

AU MARCHÉ

Hier matin (samedi), c'était jour de marché. En face de la halle Champlain, se groullait tout un monde de vendeurs et revendeuses, ventant à qui m i e u x mieux, aux pessimistes acheteurs, les fraîches primeurs de la saison.

Autour des victuailles disposées ça et là, au hazard de la place, se pressait toute une foule

besogneuse, affairée : des dames en jupe courte, des servantes le panier au bras, en quête de bonnes emplètes. Chaque propriétaire de lot de marchandises (la plupart des femmes), confortablement instalées, le grand chapeau de paille noire au vent, la tête envelopée d'une crémone, surveillent anxieuses la vente de leurs effets ou denrées : Beurre, œufs, volailles, légumes, lainages et tabac ; car à la ville, comme à la campagne, Baptiste ne lâche pas sa pipe. Aussi faut-il les entendre répondre avec un flegme imperturbable aux incessantes questions de l'acheteur incrédule ; elle sont d'affaires ces dames patronesses, voyez-vous ; elles n'ont qu'un prix.

Aussi, à la cliente qui guémande, s'informe, combien pour ci, combien pour ça, comment ven-

dez-vous les oignons, madame ; celle-ci de répondre : c'est tant la douzaine, tant la poche.

Oh ! pour rien au monde, elle ne voudrait casser le marché. Ah ! ça non, par exemple. Mais tout de même, si vous hésitez encore ; c'est bon, je vas vous les laisser pour tant, je vas vous rabattre d'une cent, voyons. Enfin, si malgré ses avances, vous passez outre, sans toutefois rien acheter. Il vous en faut donc pas ? vous n'aurez pas meilleur marché ailleurs, ajoute la bonne femme, risquant une dernière supplique.

Un peu plus loin, c'est un gros habitant, un vrai type de canayen celui-là ; la figure osseuse encerclée d'une barbe épaisse et grisonnante : la pipe au bec, les deux mains dans ses poches de culottes d'étoffe du pays, debout

devant sa stalle provisoire, il détaille queiques quartiers de moutons, des ballots de tabac à la feuille brunâtre. Entre temps libres, il jase, il cause avec ses voisins des derniers incidents de la saison agricole et surtout des événements politiques. En voilà un sujet qui fait parler bien du monde, en notre cher pays de gouvernants et gouvernés. Cette chère politique, elle envahit le marché à présent, demain nous en mangerons comme épices. Quel poivre ! Faisons attention; c'est le pire des microbes sociaux et quand une fois c'est entré dans les mœurs, c'est le diable pour s'en défaire.

Mais passons et parlons d'autre choses : Voici le marché aux légumes. Une longue file de charettes et des bonshommes qui le fouet à la ceinture, ont

l'air bien pacifiques au milieu des choux et des navets. Ils vendent en gros surtout, ne fusse que pour décharger plus vite leurs tombereaux taxés encore à moitié pleins.

Tout à côté, c'est le marché aux animaux. Pour ceux qui n'y sont pas habitués, ça sent pas la rose, mais c'est hygiénique, c'est bon pour les "poumoniques" à ce qu'on dit. Le commerçant, acoudé sur la rampe de l'enclos, une harde noueuse à la main, fait valoir à tant du cent livres, devant un client amateur, chaque bête à cornes de son troupeau. Les génisses du printemps ont la vogue ; c'est payé comptant, pas de crédit—chaque tête livrée C.O.D. !

Dans cette foire à ciel ouvert, il n'y a pas moyen, faut trouver quelque chose pour se dérider,

s'épanouir la rate comme on dit : Tiens, v'la notre affaire ! Là-bas dans un coin du marché, un agent à la figure rubiconde, debout dans une voiture, chante et vente, avec forces tirades de rhétorique, les merveilles curatives du sirop Baume Rhumal Africain, qui guérit tous les maux de poitrine, d'intestins, la consomption y comprise. Venez boire, s'écrie-t-il, vous tous qui souffrez, à la source de vie ; rien ne résiste à cet élixir, nouveau nectar XXe siècle !

Et cet harangueur médical, de distribuer, forces rasades sanitaires à tous les badauds attroupés, buvant à pleins vers ce tonique herborifié.

A flâner, à circuler ainsi, entre les poches de patates et les tinettes de beurre : ou rencontre, on a fait des connaissances ; on

entend toutes espèces d'histoires et on se rend compte des hausses et baisses du marché. En un mot, on entre presque dans la vie intime des ménages et des cuisines. Que de gens vivent, que pour leur ventre !

En somme, ces braves gens de la campagne, à l'œuvre où à l'épreuve, ont du bon temps et leurs ventes faites s'en retournent chez eux, ben contents de leurs emplettes et de leurs journée.

Vous n'avez pas d'idée, comme au contacte hebdomadaire de cette foule campagnarde, aux goûts, aux manières simples et honnêtes, on se prend à aimer davantage cette belle et grande nature laurentienne, dont elle est l'honneur et le fidèle écho.

Puisque c'est le pays qui fait l'homme : vive les gens de par cheu nous !

Quebec, 31 Oct. 1901.

"LES FOINS"

" Et les travaux des champs," à
[plus d'un laboureur
Semblaient mieux un plaisir,
[qu'une peine, qu'un labeur ;
Mais, surtout des moissons
[quand arrivaient le terme,
Les fêtes et les jeux, accou-
[raient à la ferme !"

CHAUVEAU.

C'est l'époque de la moisson ; le temps des "foins" comme disent nos gens. Déjà dans les

campagnes, faucheurs et faneurs sont à l'œuvre profitant du beau temps. Des prairies, montent dans l'air de chaudes et odorantes effluves de la fenaison ensoleillée. L'écho nous apporte les bruits saccadés de la machine agricole, fauchant au ras le sol par larges brassées les épis de mil, dont les têtes jaunâtres et orgueilleuses, aux tiges flexibles en vagues profondes, oscillent sous la brise. Par une chaleur tropicale, à ces travaux champêtres, prélude d'un gros rendement, femmes et enfants, toute la maisonnée, prennent gaiement part. C'est vraiment plaisir de les voir au champ tous ces travailleurs, capitalistes du sol de la patrie, coiffés du grand chapeau de paille, le mouchoir au cou, armés d'une fourche ou d'un rateau, de la voix et du geste s'animant à l'ouvrage.

Chacun a sa besogne : les uns

fanent, étendent le foin vert ; d'autres râclent et mettent en valioches ; ceux-ci, à genoux, accroupis sur eux-mêmes, d'un tour de main lient par bottes l'herbe asséchée ; ceux-là, debout sur le " voyage," foulent et chargent comble, les longues et lourdes charrettes qui circulent d'un bout du champ à l'autre, trainées par un clyde ou percheron, gros cheval de ferme, s'arrêtant devant chaque monceau de cette paille substantielle et nutritive. A voir de loin cet empillement aligné, on dirait les havre-sacs d'un régiment aux manœuvres. Enfin, une dernière fourchetée, et l'on sangle d'une forte corde la mobile récolte, que l'on transportent à la grange ouverte portes battantes ; que l'on rentre ainsi et que l'on entasse par centaines de tonnes dans les

fanis, (greniers-séchoirs,) de la fenaison nouvelle.

Lorsqu'au déclin du jour, le soleil couchant disparait derrière les hautes montagnes, incendiant l'horizon de ses derniers feux, jetant une poussière d'or sur la contrée laurentienne, tous ces braves gens, hommes et bêtes, leur grosse journée faite, rentrent à la ferme. Ils s'en reviennent à la maison, fatigués, harrassés, mais n'ayant rien perdu de cette joviale gaieté qui fait le fond du caractère de l'habitant canadien. Puis les vaches tirées, les porcs et veaux soignés, en un mot le train fait, c'est l'heure du souper. Ici personne ne se fera prier.

Autour de la table sur laquelle est étendue une nappe propette, s'assemble la famille, agrandie d'un nombre extra de travaillants; du pain, du beurre, du lard, un

ragoût fumant, des crèpes, du sirop, du thé, du lait et de la crème, composent le rural menu et tous de faire honneur au copieux repas. Chacun alors, de raconter avec forces exagérations humoristiques, les incidents de la journée ; car soit dit en passant, le canadien, né gascon, aime à blaguer, à taquiner son prochain: c'est le moindre de ses défauts.

Après le souper, les jeunes se répandent au dehors, causent, jasent et rient aux éclats sur le perron de la porte ; ou encore vont chez des parents, des amis voisins. Pendant ce temps-là, le père de famille, qui approche la cinquantaine, a ôté ses bottes pour se mettre plus à l'aise; alors, assis dans une chaise d'osier, son "dernier" sur les genoux, il fume tranquillement sa pipe de plâtre noircie, tout en faisant

part à sa bonne femme qui vague aux derniers soins du ménage : de la belle apparence de la récolte, de ses projets d'avenir, achats et ventes à la ville, la saison prochaine. On dirait qu'elle, la mère, n'écoute pas, qu'elle est distraite par mille autres occupations ; mais non, elle ne perd pas un mot de ce que dit son homme, et de temps à autre, risque des remarques logiques et pleines de bon sens.

A cette familière causerie, à cette jasette, le fiston s'est endormie dans les bras du pater familias et tout en berçant l'héritier de son nom, celui-ci turlutte une vieille chanson ; ou encore raconte aux plus vieux rentrés au logis, une histoire de ma grand'mère, où généralement : feux-follets, loups-garous, ces âmes perdues par leur faute

jouent le principal rôle dans ce monde naïf et superstitieux de la légende canadienne.

Alors, dans le calme serein de ces fins de journées d'été, retentit au clocher du village le son argentin de l'Angelus, saluant la Vierge Mère, patronne et sauvegarde du laboureur : sublime invocation, hymne de reconnaissance à Marie qui dota le monde d'un Sauveur !

A la campagne, les veillées ne sont pas longues, on se couche à l'heure des poules, on se lève avec le jour. Aussi il est huit heures à peine, qu'on a déjà récité le chapelet et la prière du soir en famille ; chacun ensuite d'aller se plonger dans les bras de morphée, en prévision du rude labeur de demain.

Dans ce silence de paix, à la lueur crépusculaire, les criquets

et sauterelles dans la clairière, les grenouilles au bords des marais, font entendre le rustique concert de leurs cris-cris ; les mouches à feu sillonnent lumineuses l'air embrasé ; l'humide rosée, cette mâne bienfaisante, perlant de goutelettes l'herbe rotie sous les ardeurs du soleil, rafraîchit, vivifie la terrestre croûte.

Déjà, depuis longtemps, les ombres vaporeuses de la nuit enveloppent le hameau et la contrée d'alentour, quand la lune, de son disque argenté, vient comme une reine du haut de son trône resplendissant, présider au sommeil réparateur de tous ces braves et honnêtes cultivateurs, fidèles observants des préceptes divin gage de prospérité en ce monde

et de bonheur éternel dans l'autre : " Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ! "

"CLAUDE PAYSAN."

Novembre 7 1901.

SOUS LA CHARMILLE

"Je sens, à mes soupirs,
Que réelle est la vie !"

Dans un coin de jardin solitaire, peuplé de roses et de jasmins, s'élevait une charmille : délicieux berceau de verdure, qu'ornaient et recouvraient des vignes sauvages et lierres grimpantes ; pluies, soleil ou vent passaient, s'infiltraient à travers la frêle charpente de feuillage.

Néanmoins, sous cette toison rustique, les petits oiseaux: chardonnerets, pinsons et rossignols, habitués de ces lieux enchanteurs, avaient élu domicile, sous l'œil du Bon Dieu ! Aussi ces hôtes de la nature champêtre, se sentaient-ils bien chez eux, saluant de leurs rouladesmatinales, les premières lueurs de l'aurore naissante.

Toute la journée longue, de leurs joyeuses trilles, ils charmaient, égayaient le rude labeur du jardinier, béchant, arrosant le potager de ses maîtres.

Quelques fois même, une gentille fillette y venait s'asseoir à l'ombre ; feuilleter d'un air distrait les pages d'un roman ou livre d'histoires. Dans cette atmosphère de douce fraîcheur et d'heureuse paix, elle interrogeait le ciel bleu par le treillis du bois

de vignes ; elle laissait sa jeune imagination s'envoler vers des régions sereines du rève et de l'au-delà. Pendant cette méditation angélique sous la feuillée, les oiseaux, hôtes de ces lieux inspirants, comme attirés par cette candeur virginale, drapée dans sa robe de mousseline blanche, venaient becqueter tout près d'elle, se posaient même sur les épaules en dentelles de cette captivante beauté d'âme !

Hélas, pour les petits des êtres et de l'espace, comme pour les êtres pensants, les jours heureux sont comptés ! Seulement, avec cette notable différence que les premiers, d'instinct, subissent la peine sans murmurer, tandis que chez les seconds, faut-il encore l'effort de la raison éclairée pour s'y résigner chrétiennement.

Or, un jour, fusse vétusté du berceau, pourri, vermoulu sous sa grimpante verdure, un ouragan passa sur la contrée, jeta par terre la retraite champêtre. Ce fut, vous pensiez bien, un effarement général. Les aînés, les plus forts parmi la gente ailée, de s'envoler, de chercher refuge dans les bocages voisins, ou de se percher sur les plus hautes branches des grands arbres d'alentour. Les mère-oiseaux, pendant ce temps, transportaient en lieu sûr leurs petits à peine éclos, incapables de pourvoir à leur sauvetage.

Un silence de mort suivit la catastrophe ; de temps à autre quelque trémol plaintif, on eut dit un sanglot entrecoupé ; c'étaient des vieux roucouleurs qui s'informaient à travers l'épais fourré si personne de la famille

n'avait été blessé, laissé sous les décombres ? C'était vraiment trop dommage, que ce bonheur de vivre fut si brusquement mis à néant.

Aussi le jardinier, une bonne pâte d'homme, eut pitié de ce malheur tout naturel ; aussi en quelques heures, morceaux par morceaux il releva, fixa sur des bases très solide, toute neuve, la charpente enfeuillée. Le lendemain matin, la poétique et pittoresque charmille, jadis domaine du rêve, asile d'ombrage, se dressait coquette et riante sous sa fraîche verdure; mais veuve encore de ses petits locataires d'antan, charmeurs de ces lieux. L'attente ne fut pas de longue durée, dès l'aube, aux premiers feux du soleil d'été, reviennent les oiseaux coutumiers de ces lieux enchanteurs. Cette fois

leur chant matinal, disait l'alleluia de leur retour triomphal au berceau natal.

N'est-ce pas là l'histoire de certaines vies, celle de ces natures sensitives, dont le corps, enveloppe physique, n'est que la transparence de l'âme? Lesquelles soudainement frappés par le malheur, voient leurs espérances, leurs illusions (ces oiseaux qui chantent en notre âme) s'envoler ; mais bientôt le sentiment de la résignation chrétienne faisant place à une sourde révolte de l'orgueil blessé ; un regard d'en haut dissipant les nuages amoncelés par l'orage, relevant le courage abattu: l'homme entre en lice, frais, plus fort et plus dispos, pour la lutte suprême et le dernier combat, remporte la victoire décisive sur lui-même.

D'ailleurs, si chez les Grecs

et les Romains, comme de nos jours on soumet le corps à des entrainements physiques, comme préparation aux luttes athlétiques futures. De même dans l'ordre plus élevé du domaine religieux psychologique : les désillusions et revers, sont les exercises spirituels, la forte semence caractéristique qu'un Dieu clément dépose au fonds des âmes mystique et sublimes à la vie, à la mort !

Novembre 20 1901.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

(*Suite*)





